

choisir

revue culturelle
n° 526 – octobre 2003



Jean Paul II,
25 ans à la barre



Le Christ total

*Nous te prions, Seigneur,
pour les chrétiens du silence.
Que ta Parole les brûle aux entrailles
et les aide à vaincre la peur !
Qu'ils ne restent pas silencieux
comme s'ils n'avaient rien à dire !*

*(...) Seigneur, délivre ton Eglise
de toute parure mondaine !
Qu'elle ne se présente pas
comme une société de plus,
avec ses chefs, ses actionnaires, ses privilèges,
ses fonctionnaires et sa bureaucratie !*

*Que ton Eglise ne soit jamais Eglise du silence,
puisque'elle est dépositaire de ta Parole !
Quelle prêche librement,
sans réticences ni lâchetés !
Qu'elle ne se taise jamais
ni devant les gants blancs ni devant les armes !*

Luis Espinal
Bolivie, 1981



choisir

n°526 – octobre 2003

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Yvonne Jeannerat

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–
Prix au numéro : FS 8.–
En vente dans les librairies Payot

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet
p. 7 : Pierre Pittet
p. 10 : CIRIC
p. 23 : Elite Film AG
p. 27 : Théâtre Benno Besson

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
L'heure du choix politique <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Dieu en avant <i>par Marc Donzé</i>	
Eglise	9
Jean Paul II, vingt-cinq ans de pontificat <i>par Rik De Gendt</i>	
Eglise	14
Contradictions au sommet <i>par Jerry Ryan</i>	
Société	18
Société de l'information : un sommet pour rêver <i>par Lucienne Bittar</i>	
Société	22
Lutter contre la corruption <i>par Etienne Perrot</i>	
Théâtre	26
Les couleurs de l'âme <i>par Valérie Bory</i>	
Cinéma	29
Les jours incertains <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	31
Emile Zola : une épopée pessimiste de l'animalité humaine <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	34
Etudes bibliques <i>par Joseph Hug</i>	
Livres ouverts	38
Témoignage d'une traversée <i>par André Durussel</i>	
Livres reçus	43
Chronique	44
Aristote, la politique et nous <i>par Pascal Décaillet</i>	

L'heure du choix politique

Au moment d'envoyer au Parlement des hommes et des femmes pour leur confier la gestion du pays, une question se pose : y a-t-il une politique chrétienne ? Une note doctrinale de la Congrégation pour la doctrine de la foi sur le comportement des catholiques dans la vie politique semblerait l'indiquer ; le qualificatif de chrétien ou d'évangélique accolé au titre de certains partis le laisserait entendre.

Il est bon, en période électorale, de rappeler que l'organisation de la cité n'incombe pas plus aux Eglises que la gestion de la religion ne relève des pouvoirs publics. Le Christ lui-même s'est soigneusement tenu à distance des mouvements politiques de son époque et a recommandé de ne pas confondre la cité céleste et la cité séculière, le domaine de Dieu avec celui de César. Chaque fois que ses disciples oublièrent la leçon, ils eurent à s'en repentir. La tentation d'offrir à Dieu un « royaume de ce monde » est récurrente. Les catholiques se souviennent encore des compromissions de l'Eglise espagnole avec le régime de Franco, de celles des évêques argentins avec la dictature des généraux, des courbettes diplomatiques du Vatican devant Pinochet et des options révolutionnaires des « chrétiens de gauche ». A strictement parler, il n'y a pas plus de politique chrétienne que de fanfare catholique ou de clubs de gymnastique évangélique. Qu'il existe des mouvements partisans à coloration confessionnelle, personne ne le conteste, mais il ne faut tout de même pas confondre l'attachement à une idéologie - même religieuse - avec la fidélité à l'Évangile.

Si les Eglises n'ont pas à proposer de programmes politiques, il y a par contre des chrétiens qui font de la politique. Parce qu'ils ne doivent pas agir « en tant que chrétiens » mais « en chrétiens », leurs choix n'engagent qu'eux-mêmes. Aussi n'ont-ils pas à aller chercher auprès de leurs évêques ou de leurs pasteurs des mots d'ordre. « Chacun coopère au bien commun selon sa compétence spécifique et sous sa propre responsabilité », explique la note de la Congrégation pour la doctrine de la foi.

Les Eglises seraient-elles alors à ce point absorbées par l'au-delà, que le destin de la cité des hommes ne les concerne plus ? Elles ont certainement un rôle à y jouer, mais leur terrain n'est pas celui des solutions pratiques. Leur compétence est ailleurs, dans le domaine des valeurs éthiques, des grands principes qui éclairent la réflexion et l'action des politiciens. On ne leur demande pas des programmes politiques, mais une lumière sur l'homme et la société, la défense d'une culture qui mette l'homme à l'abri des manipulations et des asservissements qui le menacent. Face au mépris de la vie (avortement, euthanasie, trafic d'embryons), à certaines formes modernes d'esclavage (drogue, prostitution, primauté de l'économie), à la violence des individus et des Etats (guerres injustes, nationalismes), il revient aux Eglises de rappeler les valeurs qui garantissent la dignité et les droits fondamentaux de la personne, l'égalité de tous, la destination universelle de la création, les conditions de la paix et de la justice, les exigences du droit. Quant aux réalisations concrètes, elles relèvent de la réflexion, de l'analyse des situations, du débat démocratique et de l'art des possibles. Au politicien de les inventer, viables et moralement acceptables ! Parce que la multiplicité des situations appelle des solutions diverses, des personnes qui confessent la même foi, qui communient à la même table et prient le même Dieu peuvent militer dans des partis adverses, avec ou sans étiquette chrétienne. Reste, pour tous, une limite à ne pas franchir, celle tracée par les droits fondamentaux de la personne. Sur cette frontière les Eglises veillent, avec d'autres.

A ceux et celles que l'on enverra au Parlement, on ne demandera donc pas des comptes sur la manière dont ils adhèrent au Credo ou sur leur pratique des sacrements. Le seul critère à retenir concerne la fidélité aux valeurs sur lesquelles est fondée la culture qui a engendré notre société.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

Choisir, du nouveau

Avec ce numéro d'octobre, *choisir* inaugure une maquette un peu modifiée. Pas de grands changements qui bousculeraient les habitudes des fidèles lecteurs. Seulement une mise en page mieux aérée qui devrait rendre la lecture plus agréable. Ainsi, mois après mois, vous retrouverez dans de nouveaux habits vos rubriques familières. Nous espérons que vous apprécierez ces modestes changements.

■ Info

Vérité au Pérou

La Commission de vérité et réconciliation mise en place par le gouvernement péruvien a découvert que plus de 69000 personnes étaient mortes ou avaient disparu dans le pays entre 1980 et 2000. Les exactions ont été commises par le groupe rebelle du Sentier lumineux, qui a recouru à la terreur pour forcer les paysans à rejoindre ses rangs, ainsi que par les militaires et les milices paysannes appuyées par le gouvernement. Les résultats de l'enquête révèlent que 75 % des victimes étaient des paysans andins, de langue quechua, pris entre les deux camps.

Le rôle bénéfique des Eglises évangéliques et catholique a été reconnu et même loué dans certains cas par la Commission. Les Eglises ont été prises à parti par les forces gouvernementales, notamment pour leur défense des droits de l'homme. La Commission a cependant critiqué l'absence de réaction de la part de la hiérarchie catholique dans le département d'Ayacucho.

■ Info

Séminaire en Turquie

Le gouvernement turque examine la possibilité de rouvrir le séminaire orthodoxe de Chalki, fermé depuis 1971. C'est ce qu'a affirmé le 30 août Husein Celik, ministre turc de la culture, dans une interview au journal *Miliyet*. Il a souligné que les pays européens autorisent la présence d'instituts musulmans de formation et qu'en conséquence il est illogique que la Turquie n'accepte pas la présence de facultés et séminaires chrétiens. Il souhaite cependant que ces institutions restent sous le contrôle de l'Etat laïc de Turquie.

L'institut patriarcal de théologie de Chalki a été fondé en 1844 par le patriarche œcuménique Germanos IV. Il a formé 930 diplômés en théologie, dont 343 sont devenus évêques, 12 patriarches œcuméniques, 2 patriarches d'Antioche, 2 patriarches d'Alexandrie, 4 archevêques d'Athènes et 1 archevêque d'Albanie.

■ Info

Des femmes confesseurs ?

Les femmes devraient être autorisées à écouter les confessions et à donner l'absolution, suggère Mgr Vincent Malone, évêque auxiliaire catholique romain de Liverpool, car certaines personnes préféreraient confier leurs péchés à une femme plutôt qu'à un homme. Une proposition prise au sérieux du fait que Mgr Malone exerce la fonction d'intermédiaire entre la Conférence des évêques anglais et gallois et le Conseil national des femmes catholiques. L'évêque souligne encore que si l'Eglise a largement décrété que seuls les hommes pou-

vaient administrer des sacrements, des laïcs peuvent être impliqués dans le sacrement du mariage et, en cas de nécessité, dans le sacrement du baptême. Il propose de réfléchir sur la possibilité de rendre d'autres sacrements accessibles aux laïcs, comme le sacrement des malades.

■ Info

Changement au COE

Pour la première fois, un Africain a été nommé à la tête du Conseil œcuménique des Eglises (COE). Sam Kobia a été élu le 28 août secrétaire général du COE. Ce méthodiste Kenyan succèdera donc à Konrad Raiser à partir de janvier 2004. « En termes de chiffres, a-t-il déclaré lors de son discours d'acceptation, l'Afrique devrait devenir au XXI^e siècle le centre du christianisme. (...) De nombreuses Eglises d'institutions africaines veulent nous rejoindre et nous voulons les encourager afin qu'elles puissent apporter leur contribution spirituelle et enrichir le COE ainsi que le mouvement œcuménique mondial. »

■ Info

Francs-maçons africains

Un nombre important de chefs d'Etat d'Afrique francophone, actuels ou anciens, appartiennent à la franc-maçonnerie, affirme le quotidien sénégalais *Wal fadjri*, qui se base sur des informations de la revue française *Géopolitique africaine*. Ce serait le cas de Nelson Mandela, Idriss Derby du Tchad, Mamadou Tandja du Niger, Paul Biya du Cameroun, Blaise Compaoré du Burkina Faso, Omar Bongo du Gabon, Denis

Sassou Nguesso du Congo, Gnassingbé Eyadéma du Togo.

La franc-maçonnerie a été introduite au Sénégal en 1781 par la Loge du Grand Orient de France et a fait ensuite une percée significative en Afrique francophone. Les francs-maçons français furent nombreux dans l'administration coloniale, notamment à Madagascar. Après la Seconde Guerre mondiale, ils militèrent pour la plupart en faveur de l'indépendance des pays africains ; aussi de plus en plus d'Africains rejoignirent-ils les loges.

■ Opinion

Violence et religion

« Il est de bon ton par les temps qui courent de mettre en relation étroite violence et religion, comme si cette relation allait de soi et était pour ainsi dire nécessaire. Telle représentante belge de la laïcité n'a pas hésité à dire, lors d'une récente émission télévisée, que " le fil rouge de la violence dans l'histoire humaine court à travers les religions ". On pourrait lui répliquer, non sans raison, par la question : " Et le fil rouge de la charité où court-il alors ? " (...)

D'où vient cette mise en relation entre violence et religions ? Elle vient en premier lieu sans doute de certains faits de l'histoire humaine, qui restent gravés dans la conscience de l'humanité. Ils ressemblent à des fossiles dans les couches archéologiques de la mémoire collective. Chez certains, c'est devenu presque comme un mythe ou un dogme sur lequel on ne peut ni ne veut revenir. Mais il y a une raison plus profonde. Elle réside dans la compréhension inexacte d'un principe qui est en soi juste et même indiscutable : la vérité a ses droits.

Il a fallu un certain temps à l'humanité et aux religions pour se rendre compte, que s'il est vrai que la vérité a ses droits, ces droits ne justifient pas que la vérité puisse jamais être imposée par la force, comme cela a sans doute été le cas dans un certain passé. Pensons à l'histoire de la christianisation de l'Amérique latine. Une vérité - même religieuse - ne doit ni ne peut jamais être imposée : elle s'impose d'elle-même et par sa propre force interne. Elle n'a pas besoin de moyens coercitifs extérieurs. La maturation de la conscience humaine au cours de l'histoire a permis de se rendre compte que si en effet la vérité a ses droits, elle est capable de les exercer par elle-même. On ne peut jamais l'imposer : on la propose.

Il en va de même, et surtout, de la vérité de la foi. Imposer la foi, c'est la mutiler et la polluer à sa source. Car l'acte de foi et l'acceptation d'une conviction religieuse présupposent de par leur nature même la liberté du sujet qui y adhère. Il n'y a donc pas de foi imposée.

Une autre raison est le fait que, dans la nature humaine blessée par le péché, servir Dieu peut se transformer facilement et presque inconsciemment en " se servir de Dieu ". C'est le phénomène de " l'instrumentalisation " de la religion mise au service d'autres intérêts : militaires, ethniques, économiques et culturels. Toute religion devra donc, par une prise de conscience et dans un mouvement de conversion du cœur, revenir à cette vérité première : que Dieu ne peut jamais être asservi à la volonté des hommes. C'est là un processus continu de metanoïa (conversion du cœur) de toute religion, qui n'est jamais achevé. »

Cardinal Godfried Danneels,
Rencontre de prière pour la paix,
Aix-La-Chapelle, 7-9 septembre

■ Info

1000 femmes pour un prix Nobel

Les femmes ne sont pas seulement les victimes des guerres ; elles sont avant tout celles qui survivent et insistent pour favoriser un nouveau départ vers la paix. Ce sont des femmes qui se battent en Inde contre la privatisation des droits d'accès à l'eau et préviennent ainsi des conflits, ou des femmes au Soudan qui jouent les intermédiaires entre les rebelles et les populations villageoises. Et pourtant, leur travail est le plus souvent effectué dans l'ombre. C'est ainsi que 80 hommes, 20 organisations et seulement 10 femmes ont reçu le prestigieux prix Nobel de la paix. En Suisse, des femmes viennent de lancer une initiative originale, intitulée *1000 femmes pour le prix Nobel de la paix 2005*. Ce projet, présidé par la conseillère nationale Ruth-Gaby Vermot-Mangold, vise à nommer, dans une candidature unique, 1000 femmes pour le prix Nobel de la paix de 2005. La reconnaissance qui leur sera octroyée par la remise du prix montrera au monde entier que leur engagement est exemplaire et nécessaire.

Diverses universités paraissent déjà désireuses d'engager des recherches sur le travail des candidates. La créativité de leurs multiples stratégies pour surmonter des conflits de façon constructive peut servir la promotion de la paix.

■ Info

JRS en Birmanie

La Junte militaire birmane a accusé plusieurs ONG basées à l'étranger, dont le Jesuit Refugees Service, d'agir pour le compte de gouvernements étrangers. Ces accusations non fondées sont très inquiétantes car elles pourraient avoir des répercussions négatives sur le travail du JRS dans la région frontalière entre la Thaïlande et la Birmanie.

Maison des esclaves à Gorée.

■ Info

Traite négrière

En 2004, l'Unesco célébrera le bicentenaire de la fondation de la République d'Haïti, suite à une révolte d'esclaves noirs, ainsi que la fin de la première décennie de la « route de l'esclave ». Ce programme vise à attirer l'attention de la communauté internationale sur l'ampleur de la traite négrière, ses conséquences économiques, sociales et culturelles pour les populations noires.

L'île de Gorée (3 km au large de Dakar), surnommée « l'île mémoire », classée il y a 30 ans patrimoine mondial de l'humanité, joue un rôle actif dans cette dynamique. L'Unesco y a célébré le 23 août passé la Journée internationale du souvenir de la traite négrière et de son abolition. C'est en effet le 23 août 1791 que la première insurrection d'esclaves noirs a commencé à Saint-Domingue. Cette révolte a duré jusqu'à l'abolition de l'esclavage dans l'île des Caraïbes, en 1793.



Dieu en avant

Récemment, j'ai accompagné des amis au travers d'une très grande épreuve. Leur fils de 7 mois a été écrasé par une voiture devant leur maison. De leur propre aveu, c'était un accident, au sens fort du terme. La rencontre fortuite - et dans ce cas, terrible - de deux séries d'actions. Pas de coupables à chercher, pas de vengeance à mettre en route.

Dieu non plus n'est pas coupable. S'il l'était, il faudrait changer immédiatement de Dieu. C'est pourquoi, il faut affirmer que Dieu n'est pas interventionniste. S'il pouvait arranger les séries d'actions pour que les accidents arrivent ou n'arrivent pas et qu'il ne le fasse pas pour le meilleur, il serait un Dieu arbitraire, injuste, cruel, laissant les uns dans la tragédie et sauvant les autres. Inacceptable.

Où donc est Dieu ? Il est en relation. En relation de création : c'est lui qui donne la vie, le mouvement et l'être. Donateur de vie et ne peut agir en sens contraire de ce qu'il est. En relation d'amour : c'est lui qui donne la force du pardon, la puissance de la générosité. Car Dieu est Amour et ne peut agir que dans le sens de l'amour. La Présence de Dieu, l'action de Dieu vont toujours vers l'avant. A partir de tout ce qui arrive, Dieu est là pour que se construise de la vie et de l'amour. Comme le disait Pierre Teilhard, « Dieu vient de l'avenir », d'un avenir fait de lumière, de paix, de justice, d'unité. Cet avenir n'est pas hypothétique. Il commence déjà à exister, puisqu'il est porté par Dieu lui-même qui attire les hommes et le cosmos vers ce que la Bible appelle le « monde nouveau ».

Que l'enchaînement des événements dans le monde produise des tragédies et de la mort pose des questions redoutables. « Le monde n'est pas dans l'état où il devrait être », disaient Maurice Zundel et bien d'autres. Par un effet de dé-création dû aux puissances du mal et au péché des hommes, selon ce que nous suggère le chapitre 3 de la Genèse. Ou par effet d'évolution progressive vers des formes plus accomplies, comme le suggère Teilhard de Chardin. Trop long d'en discuter ici. La question la plus essentielle d'ailleurs porte vers l'en-avant. Que peut-il advenir comme croissance de vie et d'amour dans ce qui m'arrive, dans ce qui nous arrive ? Voilà ce qu'il nous est donné de rechercher avec obstination.

Je reviens à mes amis. Au-delà, au-dedans des larmes, des cris, des colères, ils commencent à oser cette question de la croissance. Inspirée par l'Esprit, qui veut sans cesse communiquer vie et amour. Ils essaient de donner sens à la vie terrestre si brève de leur enfant, tout en sachant dans la foi qu'il continue d'être présent comme un fils de lumière. Ses grands yeux qui buvaient le monde avec émerveillement n'ont-ils pas engendré de nouveaux regards ?

Mes amis ont sorti du tréfonds de leur cœur cette phrase qui me bouleverse : « Nous apprenons à dire merci au lieu de dire encore. » Désenvelopper le cadeau de la vie, même si c'est si obscur au premier abord. C'est différent que de vouloir toujours plus. Non, Dieu n'est pas interventionniste. Mais il intervient comme la source qui vivifie et qui amorse.

Marc Donzé

Jean Paul II, vingt-cinq ans de pontificat

●●● **Rik De Gendt,**
journaliste, Bruxelles

« N'ayez pas peur. » Ainsi se présenta Karol Wojtyła, ce soir du lundi 16 octobre 1978, quand il apparut publiquement pour la première fois en tant que Jean Paul II, le nouveau pape, au balcon de la basilique Saint-Pierre. Sa voix était ferme. Son élection était une surprise. Peu de gens alors connaissaient l'archevêque de Cracovie, ce Polonais de 58 ans, 263^e pape de l'Eglise catholique, premier pape non-italien depuis 1522 et premier pape slave.

A partir de ce jour-là, la vie de l'Eglise et pour une bonne partie aussi l'actualité mondiale ont été fortement influencées par sa personnalité puissante. Sur le plan mondial, il s'est défini comme un défenseur fervent des droits de l'homme, de la dignité de la personne humaine, de la réconciliation et de la paix. Sur le plan de l'Eglise, dans un réflexe restaurateur de nouvelle évangélisation, il ne s'est épargné ni peines ni kilomètres pour renforcer la foi des fidèles, resserrer leurs rangs et retrouver l'unité des croyants. Toujours sous la tutelle de la sainte Vierge.

Dès le début de son pontificat, les voyages apostoliques ont formé une part importante de la manière dont Jean Paul II exerce sa mission. Plus de cent fois il a quitté l'Italie, pour se rendre dans cent

trente pays, avec une certaine préférence pour l'Afrique et, évidemment, pour la Pologne. En tant que pape, il a visité dix fois le continent noir et il s'est rendu neuf fois dans son pays natal. Il a mis trois fois les pieds en Suisse : le 15 juin 1982, pour une visite aux Nations Unies, à Genève ; en juin 1984, pour une tournée de six jours ; et en septembre 1985, pour se rendre au Liechtenstein. Il compte revenir en Suisse l'année prochaine, les 5 et 6 juin 2004, pour participer à une réunion nationale de jeunes à Berne.

« Le pape voyage pour annoncer l'Evangile, pour confirmer ses frères dans la foi, pour consolider l'Eglise, pour rencontrer l'homme », expliqua-t-il un jour à une curie romaine pas toujours convaincue, au début, par toutes ces absences. Il précisa même plusieurs fois que le successeur de Pierre doit également être l'héritier de Paul, le pèlerin.

Des rencontres avec des jeunes et avec des représentants d'autres Eglises et religions sont des points culminants de toute visite papale. Jean Paul II donne alors le meilleur de lui-même. Sa prière au mur des Lamentations de Jérusalem, en mars 2000, sa rencontre avec les leaders grec-orthodoxes à Athènes et sa visite à la grande mosquée des

Depuis un quart de siècle, Jean Paul II mène l'Eglise catholique. Ses idées et sa façon d'agir ont été contestées plus d'une fois. Sur le plan social, il est souvent progressiste, même révolutionnaire ; sur le plan dogmatique, il se montre conservateur ; mais en tout il est, et il veut le rester « jusqu'à son dernier soupir », inébranlablement fidèle à sa mission de pasteur. Le monde entier est sa paroisse.

Omeyyades à Damas, en avril 2001, restent des images frappantes qui démontrent ses soucis œcuméniques et interreligieux. L'attirance qu'il exerce sur de grands groupes de jeunes, comme pendant les Journées mondiales de la jeunesse - à Rome en 2000 ou à Toronto en 2002 - continue à étonner beaucoup de gens.

Parmi les pays placés comme prioritaires sur sa liste de desiderata, on trouve certainement la Russie et la Chine. Jean Paul II espérait pouvoir faire escale en Russie à l'occasion de sa visite en Mongolie, pays voisin, en août de cette année ; mais le voyage fut annulé. Sa proposition de rendre la fameuse icône de Kazan n'a pas non plus été bien accueillie par les leaders orthodoxes russes.¹ De leur côté, les relations du Vatican avec la Chine restent tendues, surtout depuis la béatification de 120 martyrs chinois, le 1^{er} octobre 2000.

Alors que le Concile Vatican II (1962-65) mettait l'accent sur une Eglise peuple de Dieu, où chacun porte sa responsabilité et où tous sont coresponsables et partenaires, la figure de Jean Paul II a fait renaître l'image d'une

Eglise dirigée depuis Rome par un leader robuste et sûr de soi, qui se considère comme le signe d'une ferme unité et ne supporte pas, ou peu, ses atteintes. En dépit de la faiblesse de sa santé depuis quelques années, Jean Paul II se conduit encore et toujours comme le seul chef, qui porte avec peine sa lourde mission.

Gardien de la foi et de l'Eglise

Sa tendance à tenir tout en main a reçu un accueil favorable à la curie romaine. Ce centralisme renforcé s'est particulièrement affirmé dans sa politique de nomination des évêques : peu de fois, ou jamais même, Rome n'a tenu compte des propositions ou des besoins des Eglises locales. De plus, et surtout, il s'est trouvé bien des candidats à l'épiscopat pour considérer la soumission à l'autorité centrale plus importante qu'une autonomie relative des communautés qui leur sont confiées. Ces interventions d'en haut - en Hollande, en Belgique, en Autriche et aussi en Suisse - ont causé des mécontentements croissants à la base.

Jamais un pape n'a rédigé tant de documents et décrété autant de directives que Jean Paul II. En plus de ses quatorze encycliques, il a écrit des centaines de lettres et il a tenu quelques milliers de discours et d'homélies. La pureté du mes-

1 • Voir **Robert Hotz**, *Moscou - Vatican : refroidissement et frustration*, in « choisir » n° 523/524, juillet-août 2003, pp. 18-20 (n.d.l.r.).

Juin 1980, 1^{er} voyage du pape en France.



sage de la foi et de la doctrine de l'Eglise ainsi que la prédication de l'Evangile sont toujours parmi ses grands soucis.

Sur le plan doctrinal, il laisse peu d'espace. La Congrégation pour la doctrine de la foi du cardinal Joseph Ratzinger, presque omniprésente, veille au maintien et à l'interprétation stricte des positions dogmatiques et morales traditionnelles de l'Eglise. Des théologiens latino-américains de la libération ont été bâillonnés. Des universités nord-américaines et européennes ont reçu des restrictions au sujet de leurs recherches et leurs théologiens trop « libres-penseurs » durent abandonner leur enseignement.

L'appel de Jean Paul II à une « nouvelle évangélisation » (lancé pour la première fois lors de sa visite en Belgique, en mai 1985) se voulait être une mobilisation générale pour redonner, dans un monde sécularisé, une identité visible à l'Eglise. L'organisation de grandes réunions de fidèles, comme durant l'Année Jubilaire de 2000 à Rome, poursuit le même but.

Depuis la fin 1992, le *Catéchisme de l'Eglise catholique* doit aider à brider toute irrégularité. En 1983, un *Code de droit canon* renouvelé a remplacé celui de 1917. Plus d'une fois Jean Paul II a affirmé que la position de *Humanae vitae* de son prédécesseur Paul VI n'était plus à discuter. Il a résumé la doctrine traditionnelle dans *Splendor veritatis*, en octobre 1993. Le document le plus contesté, aussi à l'intérieur de l'Eglise, a été publié en mai 1994 : la lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis* a mis fin, de manière autoritaire et définitive, à toute discussion à propos de la possibilité d'ordonner des femmes prêtres.

Tous ces efforts pour resserrer les rangs n'ont pas empêché la réalisation d'un schisme d'intégristes, ni que des mouvements nouveaux dans l'Eglise obtien-

nent le droit à l'existence et à la jouissance d'un statut d'indépendance inouïe, ni qu'à divers endroits et dans des domaines différents le contact entre la hiérarchie et la base soit presque totalement rompu. De nombreuses jeunes Eglises d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie rongent, de plus en plus explicitement, le monopole du pouvoir des Eglises de la vieille Europe ; elles prennent résolument de l'ascendant.

L'œcuménisme et l'interreligieux sont néanmoins des domaines où une certaine ouverture reste possible. Jean Paul II a échangé en Allemagne des points de vue avec des évêques luthériens, il a prié avec l'archevêque anglican de Canterbury, il a visité la synagogue juive de Rome, il reste vivement préoccupé par les tensions entre orthodoxes et catholiques et il n'hésite pas, au cours de ses voyages, à s'adresser à des grandes foules de musulmans.

La déclaration *Dominus Jesus* sur l'unicité du salut dans l'Eglise catholique, rendue inopinément publique en septembre 2000, a pourtant ramené le rapprochement œcuménique à plus de dix ans en arrière.

Apôtre de la paix

Radical lorsqu'il défend le dogme et la tradition, Jean Paul II l'est aussi dans ses prises de position sociales et dans son engagement pour les droits de l'homme et pour la paix. Il en est unanimement apprécié et reconnu, dans l'Eglise et en dehors de l'Eglise.

Comme aucun de ses prédécesseurs, il évoque dans ses documents et ses discours publics, ainsi qu'à travers les canaux diplomatiques du Saint-Siège, les grands thèmes humains de paix et de justice. C'est dans son encyclique sur la sollicitude sociale de l'Eglise, *Sollicitudo*

socialis, parue au printemps de 1988, qu'il le fit le plus explicitement. En septembre 1981, *Laborem exercens*, sur le travail, avait déjà affiché cette orientation. Et il a résumé en 1991, une fois encore, tout l'enseignement social de l'Eglise dans l'encyclique du centenaire, *Centesimus annus*.

Le 27 octobre 1986, il réussit à rassembler à Assise cent trente leaders, de douze religions du monde, pour une journée de prière et de témoignage pour la paix et la réconciliation. Il a répété son initiative avec succès le 24 janvier 2002. Sans aucun doute, Karol Wojtyła a vu dans son élection comme pape une mission providentielle - presque polonaise-messianique - pour rattacher plus étroitement l'Europe centrale et orientale, communiste, à la tradition chrétienne et à l'Eglise. Le fait de proclamer, à côté de saint Benoît, les apôtres slaves Cyrille et Méthode comme « patrons de l'Europe, le continent à deux poumons », était déjà un premier signe. L'accueil du leader soviétique Mikhaïl Gorbatchev au Vatican, le 1^{er} décembre 1989, scella le succès de ses tentatives de rapprochement et contribua à la décomposition du communisme.

Innombrables sont les interventions papales pour mettre fin à l'un ou l'autre conflit sanglant ou violent. A maintes reprises, Jean Paul II a ordonné à ses diplomates de servir d'intermédiaires au Liban, pendant la guerre au Kosovo ou récemment dans le conflit israélo-palestinien. Après les attaques terroristes du 11 septembre 2001 sur New York et Washington, il fut l'un des premiers à s'élever contre la tentation d'une vengeance aveugle ou de représailles irréfléchies qui toucheraient des victimes innocentes. Il mettait aussi en garde contre la confusion entre terrorisme et islam. Et au début de cette année, il s'est fortement opposé, jus-

qu'au dernier moment, à une guerre contre l'Irak.

Jusqu'à son dernier soupir

Pendant de longues années, le pape Jean Paul II a pu se prévaloir d'une santé de fer. Il a parfaitement surmonté l'attentat commis sur sa personne par le Turc Ali Ağça, le 13 mai 1981, sur la place Saint-Pierre à Rome. Il a joui de ses vacances de ski ou à la montagne. Mais à 83 ans, il est devenu un homme vieux, à la santé fragile. Il l'avoue lui-même. Cependant il ne compte nullement démissionner. « Un pape retraité n'existe pas dans l'Eglise catholique », a-t-il dit une fois à l'un des ses médecins. Et en août 2002, lors de sa « visite d'adieu » en Pologne, il a demandé : « Priez Dieu que je garde assez de force de corps et d'esprit pour accomplir ma mission jusqu'au dernier bout. »

R. D. G.

Jean Paul II et les jésuites

Au début des années 80, il était de notoriété publique que Jean Paul II n'était pas tellement satisfait des prises de position du Père Pedro Arrupe, alors supérieur général de la Compagnie de Jésus. Sous son inspiration prophétique, la Congrégation générale de 1975 s'était engagée à être solidaire avec les opprimés et les déshérités partout dans le monde. Elle proclamait que « le service de la foi implique de façon indissociable la promotion de la justice ». Une telle « mission » paraissait un peu trop gauchiste, même marxiste, et répugnait au pape qui avait vécu pendant un demi-siècle sous la dictature du communisme.

Aussi quand Pedro Arrupe fut victime d'une hémorragie cérébrale, en août 1981, Jean Paul II intervint d'une manière surprenante et hautement inhabituelle. Il s'appropriä la gestion de la Compagnie et nomma son confesseur, le Père Paolo Dezza, âgé de quatre-vingts ans, comme son délégué personnel, chargé de préparer une congrégation générale qui élirait le nouveau supérieur général des jésuites. Le Vatican encouragea alors, discrètement bien entendu, la candidature du Père Giuseppe Pittau. Mais c'est finalement le Père Kolvenbach, recteur du Collège oriental à Rome, qui fut élu, G. Pittau devenant l'un de ses quatre conseillers.

Il est aujourd'hui archevêque et secrétaire de la Congrégation pour l'enseignement catholique. Quant au Père Dezza, il est devenu cardinal et a quitté ses anciennes fonctions.

L'aversion de Jean Paul II pour tout ce qui « sentait » le marxisme suscita aussi des problèmes aux théologiens de la libération, surtout en Amérique latine. Tout le monde se souvient de l'incident de mars 1983 : Jean Paul II, alors en visite au Nicaragua, réprimait du doigt devant les caméras de télévision le prêtre et poète nicaraguayen Ernesto Cardenal, ministre de la culture du gouvernement sandiniste... Quand un an plus tard son frère, le jésuite Fernando Cardenal, aumônier de la jeunesse sandiniste au moment de la visite papale, devint ministre de l'éducation, il fut obligé, sous pression du Vatican, de quitter la Compagnie, quoique ses supérieurs locaux lui permirent de continuer à vivre dans la résidence jésuite Bosque de Altamira de Managua. En 1995, Fernando rompit avec les sandinistes et, un an plus tard, il réintégra la Compagnie, après avoir fait de nouveau son noviciat. Il est à présent le coordinateur national de Fe y Alegria.¹

Rick De Gendt

Un des mérites du Père Peter-Hans Kolvenbach, supérieur général de la Compagnie de Jésus depuis 1983, est sans doute d'avoir su arrondir les angles avec le Vatican et désarmer la méfiance presque innée que le Saint-Siège éprouvait à l'égard des jésuites.

1 • La Fédération internationale de Fe y Alegria est un mouvement pour l'éducation populaire et la promotion sociale, fondé en 1954, à Caracas, par le jésuite José María Vélaz (n.d.l.r.).

Contradictions au sommet

Le pontificat de Jean Paul II nous a habitués aux messages contradictoires, notamment dans le dialogue œcuménique et interreligieux. Paradoxes troublants, mais moins que celui qui fonde l'Eglise, humaine et sainte, et qui lui donne son autorité. C'est dans les moments où l'Eglise témoigne clairement de ses faiblesses, tout en affirmant son inspiration par l'Esprit saint, qu'elle se fait le mieux entendre. Elle devrait s'en souvenir plus souvent.

Un des évêques les plus influents et les plus respectés de l'Eglise patriarcale d'Antioche, le métropolitain Georges Khodr, évêque du Mont Liban, a été interviewé sur l'évolution du dialogue entre catholiques et orthodoxes ; il a répondu avec sa franchise habituelle : « Tout dépend avec quelle Eglise catholique on discute. » Il a avoué sa frustration face aux continuel messages contradictoires envoyés par Rome. Tous parlent « avec autorité », mais de fait ils s'excluent les uns les autres.

Et de citer comme exemple l'appel de Jean Paul II qui, dans son encyclique *Ut unum sint*, demande que soit faite une nouvelle évaluation de l'exercice de la primauté de Pierre et qui invite les leaders des autres Eglises et communautés chrétiennes à l'aider dans cette tâche. L'encyclique a été suivie par une consultation organisée à Rome, dont les résultats n'ont pas été publiés, et par une intervention du cardinal Ratzinger qui a déclaré que les décisions de Vatican I étaient définitives et donc non sujettes à révision.

Et encore, le 30 juin 2000, la Congrégation pour la doctrine de la foi a publié une mise en garde à propos de l'expression « Eglises-sœurs » qui, selon elle, peut prêter à confusion et compromettre la supériorité de l'Eglise catholique. Pourtant le 7 mars de cette même année, Jean Paul II a écrit dans une *Lettre apostolique aux évêques et aux fidèles de l'Eglise catholique de rite*

●●● **Jerry Ryan**, Chelsea (Etats-Unis)

byzantin de Roumanie : « ... L'esprit de dialogue requiert que votre Eglise découvre toujours davantage, dans l'action de grâce, le visage de Jésus-Christ que l'Esprit saint montre dans l'Eglise-sœur orthodoxe. » « Qui donc, demande Mgr Khodr, parle au nom de l'Eglise ? »

Quel dialogue ?

Ces messages contradictoires qui sèment le trouble sont trop nombreux. La lente reconstruction du dialogue judéo-chrétien, qui a atteint son point culminant avec la visite du pape en Terre sainte, a été aussitôt compromise par la béatification inutile et provocante de Pie IX et le ton triomphaliste du document *Dominus Jesus*. La conséquence en a été le refus des responsables religieux du judaïsme de participer, au Vatican, à la célébration commémorant le début de ce dialogue dans le contexte du millénaire. « Dialogue signifie dialoguer », a affirmé Tullia Zevi, la présidente des relations interreligieuses de l'European Jewish Congress. « Ou l'on se parle l'un à l'autre ou l'on ne se parle pas. Il est difficile de le faire si vous prétendez qu'il y a une religion qui domine les autres qui sont, elles, de catégorie inférieure. »

Quant au dialogue anglican-catholique, il a produit récemment un remarquable document commun sur le concept d'autorité dans l'Eglise, mais il a

été suivi par une déclaration de la Congrégation pour la doctrine de la foi réaffirmant que la question de la validité des ordinations anglicanes n'était plus sujette à discussion.¹

Ou encore, la Commission luthérienne-catholique avait rédigé un document commun sur la doctrine de la justification, et voilà qu'on nous affirme que le luthéranisme ne constitue pas réellement une « Eglise ».

Alors, si j'étais juif, anglican ou luthérien, je pourrais dire à bon droit que j'ai l'impression que les catholiques disent une chose par-devant et son contraire par-devers... Etrange manière de dialoguer !

Comment expliquer cette double attitude ? Dans ma paroisse de Chelsea, un prêtre, manifestement embarrassé, a informé les assistants à la messe que le document *Dominus Jesus* était à usage purement interne, qu'il fallait le lire comme tel, comme s'il n'était pas destiné aux non-catholiques ! Voilà bien une des caractéristiques du pontificat de Jean Paul II : donner à l'extérieur une image d'ouverture, alors qu'à l'intérieur on serre la vis ! Est-ce compatible ?

Humaine et sainte

Le christianisme est une religion faite de paradoxes qu'on oppose les uns aux autres pour approcher la foi. La liturgie pénitentielle papale du premier dimanche de Carême de l'an 2000 a montré une Eglise humble et repentante, qui demande pardon au Christ et au monde pour ses infidélités et ses contradictions, pour la dureté de son cœur et ses grossières erreurs historiques. De son côté,

le document *Dominus Jesus* proclame une Eglise en possession de la plénitude de la vérité révélée, fidèle à son Fondateur, lumière du monde, bref, la norme à laquelle toutes les autres Eglises doivent être confrontées.

La contradiction n'est qu'apparente. L'Eglise a reçu la totalité de la vérité révélée et la promesse que le Saint-Esprit l'assiste dans son interprétation. Mais cette fidélité infaillible n'implique pas « l'impeccabilité » ; elle n'exclut pas les erreurs historiques (sans que pour autant les fragilités institutionnelles ne limitent l'action de l'Esprit saint). Ce qui est proclamé dans l'acte pénitentiel du pape et dans *Dominus Jesus* représentent deux aspects de l'Eglise : d'une part, l'élément humain, fragile, inconsistant, de l'autre, l'élément pur et saint, fruit de la présence de l'Esprit saint. Nier l'un des deux aspects serait une trahison, affirmer l'un sans mentionner l'autre serait une distorsion.

Il se peut que *Dominus Jesus* soit le fruit d'une théologie solide et qu'il constitue une mise en garde contre le relativisme et le réductionnisme, mais l'image qu'il donne de l'Eglise est celle d'une Eglise militante et triomphante, sûre d'elle-même et juge des autres. Face à la déception et même à la colère que ce document a généralement provoquées, Jean Paul II semble avoir fait marche arrière. Il a affirmé que la primauté de l'Eglise romaine est un don qui doit être reçu avec gratitude, qu'il ne doit pas être source d'orgueil, que le document n'avait aucune intention de sous-estimer l'importance des autres Eglises, qu'il voulait créer les bases sur lesquelles doit se fonder un dialogue authentique.

Si les premier et troisième points peuvent être acceptés, il est difficile de ne pas voir une réserve dans le fait de dire que les autres religions sont « dans une

¹ • Il s'agit de la discussion théologique sur la validité des ordinations anglicanes, que rejette l'Eglise catholique.

situation déficiente par rapport au salut ». D'autre part, il est compréhensible qu'il y ait dans l'Eglise diverses sensibilités face au mystère et que chacune doive trouver son expression. Le dialogue entre les Eglises suppose l'écoute de l'opinion des autres, dont on a toujours à apprendre quelque chose, ce qui prouve qu'elles sont valides et souvent même complémentaires. Enfin, il ne faut pas se laisser abuser par les motifs politiques, les préjugés, les ambitions qui se cachent parfois sous une couverture religieuse en prétendant parler au nom de la Vérité.

Une question d'attitude

Le problème est plus profond. Il existe une différence fondamentale entre l'Eglise animée par l'Esprit saint, qui parle au nom du Christ, et celle qui parle en tant qu'institution, pour défendre ses propres intérêts. Les bonnes volontés, qui cherchent la vérité, saisissent instinctivement cette différence. Il ne s'agit pas d'une « distinction adéquate », comme diraient les scolastiques. L'Eglise institution doit aussi se défendre, et lorsqu'elle le fait, elle est assistée par le Saint-Esprit qui agit à travers les fragilités institutionnelles. Et pourtant, il existe une vraie différence... L'autorité du Christ tient sa force de persuasion de son humilité, de son respect, de sa vulnérabilité et de sa clarté, de sa simplicité et de son esprit de service. Il s'agit d'un pouvoir qui n'est pas de ce monde, qui tire sa vigueur de la faiblesse et de la compassion et qui prend sa source dans un Dieu crucifié. Lorsque cet aspect prédomine, la parole de l'Eglise est authentique ; l'Esprit parle alors avec une éloquence irrésistible pour qui veut bien l'écouter. Mais lorsqu'elle affirme son autorité

avec arrogance, exigeant une soumission totale, le ton de sa voix n'est pas différent de celui des princes de ce monde, et ce qui est proclamé sera reçu et jugé de la même manière.

Ce qui est affirmé avec suffisance peut être parfaitement vrai, mais une vérité imposée n'est pas dans l'esprit du Christ, qui ne fait jamais violence. Jésus frappe à la porte, mais ne la force pas (Ap 3,20). C'est le ton et la manière dont les choses sont dites et faites qui leur donnent portée et crédibilité. Il suffit de constater l'impact de certaines attitudes de Jean Paul II. Le spectacle du vieux pontife marchant avec difficulté pour déposer son billet de demande de pardon dans le mur des Lamentations a touché le cœur du peuple juif. D'autres gestes du pape ont produit des résultats identiques, comme l'encyclique *Ut unum sint* où le pape, qui se présente comme simple évêque de Rome, dépouillé de ses titres impériaux et reconnaissant explicitement les erreurs de sa propre Eglise, supplie qu'on parvienne à l'unité par le dialogue et le respect mutuel.

Lorsque les initiatives se heurtent à des refus ou suscitent de la méfiance, le simple fait de manifester le désir d'aller de l'avant avec patience est conforme à l'esprit et à la vérité de l'Evangile. Il y a, naturellement, des vérités que le monde n'a aucune envie d'entendre parce qu'elles contredisent ses valeurs. L'Eglise a le devoir solennel de les dénoncer, quelle que soit « l'opinion populaire » à leur sujet. Il s'agit d'attitudes et de courants culturels destructeurs et aliénants, de tromperies et de mensonges qui doivent être démasqués.

Mais condamner le mal est une chose, condamner ceux qui le font en est une autre. Bien des personnes se trouvent dans des situations ambiguës, sans alternative entre le bien et le mal, accu-

lées à choisir entre deux maux, à la lumière de l'enseignement de l'Eglise. Le Christ ne tue jamais l'espoir, ni ne décourage le pécheur qui demande miséricorde et désire faire toujours partie de la communion des saints. Face aux difficultés auxquelles se heurtent les personnes dans leur marche vers la perfection, l'Eglise doit manifester compassion, sympathie et compréhension, tout en sauvegardant la dignité transcendante de la vocation chrétienne.

Cet équilibre ne se retrouve pas toujours au niveau du magistère. On a parfois l'impression de se trouver en présence d'une élite cléricale, impeccable, contente d'elle-même, édictant des lois implacables qui engendrent la peur et le découragement. Tout pourrait changer si l'esprit qui a inspiré l'acte pénitentiel de Jean Paul II imprégnait en permanence l'attitude de l'Eglise, pour qu'elle se considère comme une communauté de pécheurs portant les fardeaux des uns et des autres ! Cette vérité lumineuse, qui a de temps en temps éclairé le pontificat de Jean Paul II, permettrait un nouveau départ, plus radical ! Mais après une apparente éclaircie, les choses semblent être retournées à ce qu'elles étaient autrefois. Reste une impression de peur, comme si celui dont le premier message était « N'ayez pas peur » craignait de perdre le pouvoir.

Tout ceci serait incomplet si on ne tenait pas compte des facteurs humains. Il n'est pas nécessaire d'être un vaticaniste de métier et de connaître les arcanes de la curie romaine pour entendre des « bruits de couloir » pas très édifiants où il est question d'ambitions, de pressions politiques, financières ou autres. Le milieu fermé de la bureaucratie vaticane, avec sa mentalité propre, ses pouvoirs disproportionnés, sa collusion avec certains milieux, entre aussi en jeu.

Une conception de l'Eglise excessivement centrée sur les palais du Vatican, sans égard pour les Eglises locales, pour leur sensibilité et leurs problèmes, joue également un rôle.

Certains mettent les contradictions dont nous avons parlé sur le compte de la curie, qui profiterait de la situation créée par la présence d'un pape vieux et diminué. Il y a peut-être du vrai en cela. Mais nombre de ces défaillances sont inhérentes à toute entreprise humaine. Elles ne devraient pourtant jamais être acceptées, ni même tolérées, encore moins canonisées lorsqu'il s'agit du Royaume de Dieu.

Espérance

Malgré la morosité et la déception qui règnent actuellement, on peut rester optimiste. L'acte pénitentiel de Jean Paul II, sommet d'un long parcours de repentir, et l'encyclique *Ut unum sint* ont introduit une nouvelle dimension dans la conception que l'Eglise a d'elle-même et de ses relations avec le monde. Il faudra du temps pour que tout cela soit assimilé. La mentalité de « forteresse » et les images triomphalistes ne peuvent disparaître en un clin d'œil, sans tensions.

Si l'Eglise reste fidèle aux grâces reçues, la semence croîtra nécessairement et portera des fruits ; l'Esprit la transformera en une Eglise possédée par la vérité du Christ, à son image, puissante dans sa pauvreté, possédant la terre par sa douceur, grandie par son humilité, se réjouissant dans les persécutions. Notre foi ne peut nous permettre d'espérer moins que cela.

J. R.

Société de l'information

Un sommet pour rêver

●●● Lucienne Bittar

Depuis la guerre du Golfe, il n'est plus besoin de le démontrer : détenir l'information et les moyens de la diffuser, la manipuler en fonction de ses besoins, c'est posséder le pouvoir. A ceux qui en doutaient encore, la deuxième guerre contre l'Irak est venue ôter toute illusion. Elle est aussi venue rappeler que l'information et la communication sont des enjeux internationaux majeurs, qui nécessitent une régulation politique. Le Sommet mondial des Nations Unies sur la société de l'information offre aux Etats, aux entreprises privées et à la société civile l'opportunité de s'engager dans cette voie.

La détention d'information est un formidable outil de consolidation du pouvoir. Empêcher l'autre de savoir, c'est restreindre son champ de réflexion, sa capacité à choisir avec discernement ; lui interdire de transmettre à son tour des données, c'est l'isoler pour l'affaiblir. Une méthode éprouvée dans nombre de relations, qu'elles relèvent de la sphère privée ou publique.

C'est dire les enjeux véhiculés par ces simples mots : *société de l'information*. « La grande espérance de la *société de l'information* est un monde où chacun et chacune connaîtrait tous les faits nécessaires aux décisions qu'il ou elle serait amené à prendre », s'est exclamé Guillaume Chenevière, président du Conseil mondial de radio-télévision,¹ lors d'un symposium organisé à Berne par les œuvres d'entraide, le 13 mars 2003. « Ce serait la fin des préjugés irrationnels, des mots d'ordre obscurantistes. Ce serait le commencement de la liberté, dont on parle tant, mais dont si peu bénéficient. »

Agréable vision... dont l'ampleur confine à l'utopie. Permettre à chaque citoyen du monde d'accéder à l'information et à sa diffusion, c'est, pour ne citer que quelques défis : lutter contre la censure et l'étatisation de la presse, tout en promouvant le service public ; s'opposer à la concentration des mé-

dias ; permettre aux habitants du Sud de développer leurs infrastructures et leurs connaissances dans le domaine de la communication pour mieux se faire entendre.

Une utopie, certes, mais dont les graines sont prometteuses. C'est pourquoi des gouvernements démocratiques adoptent des dispositifs législatifs visant à garantir un service public et à préserver le pluralisme de la presse ; et c'est pourquoi, au contraire, d'autres Etats transforment les médias en outils de propagande, censurant les discours d'opposition et persécutant les journalistes. C'est pourquoi aussi des grandes multinationales se disputent l'acquisition de radios, de télévisions ou de journaux - canaux idéals pour la diffusion de leur « philosophie » et pour la publicité de leurs autres produits -, et pourquoi des ONG se battent pour le maintien de radios communautaires ou de revues d'opinion. Derrière tous ces enjeux, on trouve le même postulat : une *société de l'information* repose sur la diversité des médias (plus précisément de leur contenu) et sur leur accessibilité à tous.

Comme déjà souligné, la liberté d'information ne passe pas uniquement

1 • www.cmrtv.org.isir

par l'accès aux sources. Il faut encore avoir la possibilité de prendre part à la communication et de transmettre son propre savoir, en tout temps. L'interaction est indispensable si l'on veut garantir la pluralité des avis et des cultures. L'article 19 de la Déclaration des droits de l'homme l'exprime clairement : « Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considération de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit. »

Certains Etats défendent sur le papier le pluralisme de la presse, tout en faisant en sorte de rendre inaccessibles aux populations des moyens d'information alternatifs, par exemple en élevant des obstacles d'ordres technique et commercial. Au Brésil, où les journaux sont contrôlés par quelques grandes familles et où les radios et télévisions appartiennent à des cartels proches du pouvoir politique, le gouvernement a trouvé le moyen d'affaiblir le réseau d'information du mouvement contestataire des paysans sans terre, sans risquer de se voir accuser de censure. La législation du pays autorise « l'existence de "radios communautaires", mais les contraintes et les servitudes qui accompagnent ce droit sont telles, qu'elles découragent les initiatives ou réduisent au silence des stations : ces radios doivent limiter leur puissance émettrice à 25 watts et à un rayon de 1 kilomètre, la hauteur des mâts d'an-

tenne ne doit pas dépasser 30 mètres et le financement par la publicité leur est interdit. Enfin, ces radios communautaires n'ont pas le droit de se mettre en réseau pour échanger leurs émissions d'information. »²

Autre exemple, souvent relevé et sur lequel nous nous étendrons donc pas : les informations diffusées aux Etats-Unis depuis le 11 septembre 2001, en particulier sur Fox News et CNN, montrent comment l'unitarisme de vue peut faire son chemin insidieusement, en toute liberté apparente.

Concentration, standardisation

L'uniformisation de l'information n'est pas une tare uniquement américaine. Elle s'attaque à l'ensemble du monde. Fusions après acquisitions, on ne compte guère plus aujourd'hui qu'une dizaine de grands conglomerats multinationaux actifs dans la communication et le divertissement, tous issus de pays du Nord et attachés à défendre leurs valeurs commerciales. Seules deux chaînes d'informations télévisuelles sont suffisamment puissantes pour prétendre à une dimension mondiale, or les deux sont anglo-saxonnes (CNN et BBC World).³ Malgré le développement d'Internet, la presse reste largement tributaire de trois agences d'information, Associated Press, Reuters et, de façon nettement moins marquée, l'Agence France-Press.

Théoriquement, le développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) devrait mettre un frein à cette concentration et standardisation de l'information, en permettant aux habitants du Sud de communiquer plus facilement entre eux et de se faire entendre dans le

2 • Chantal Peyer et Urs A. Jaeggi, *L'information est un bien public. Enjeux du Sommet mondial sur la société de l'information*, Pain pour le prochain, Lausanne 2003, p. 10.

3 • Bien que le monde arabe soit en train de créer sa niche, avec, par exemple, Al-Jézira TV.

Nord. Mais pour l'instant, les flux d'informations vont presque tous du Nord vers le Sud, des régions riches vers les zones de pauvreté, des villes vers les campagnes. Les NTIC renforcent donc les fractures entre pays riches et pays en développement, mais aussi les fractures économiques, sociales et culturelles existant au sein d'une même société. Les statistiques montrent que seul un habitant sur 118 a accès à Internet en Afrique, tandis qu'en Suisse ou en Allemagne, 60 % de la population environ utilisent régulièrement la toile. Par ailleurs, au Nord comme au Sud, les usagers du web sont en majorité des hommes au bon niveau de formation, issus des zones urbaines.

Du politique à l'économique

Ces quelques remarques pour montrer qu'un gouffre nous sépare de la *société de l'information*. On pourrait voir dans cette vision futuriste un beau projet de société, apte à mobiliser énergies et passions, comme le développement durable le fut lors du Sommet de Rio. Rien de la sorte avec le Sommet mondial des Nations Unies sur la *société de l'information* (SMSI). Et d'ailleurs, quel sommet ? Qui en a entendu parler ? Qui sait qu'il se déroulera à Genève, en décembre 2003 ?⁴ Et pour cause. Ses enjeux sont encore trop mal définis et les motivations des participants si divergentes, qu'elles hypothèquent les chances de son succès.

Le SMSI va rassembler des représentants des gouvernements, du secteur public, du secteur privé, de la société civile et des organisations non gouvernementales, sous l'égide de l'Union internationale des télécommunications (UIT), spécialisée dans l'élaboration de stan-

dards et de normes techniques internationales. Là encore, le bât blesse.

Jusqu'au milieu des années 80, les débats sur l'avenir des communications avaient lieu au sein de l'UNESCO, dont l'ambition était de « décoloniser l'information ». Question d'éducation et de culture, et par extension de politique et d'idéologie,⁵ la communication est devenue depuis la chute de l'Empire soviétique affaire de commerce et de technologie. Aujourd'hui, les décisions les plus importantes en la matière sont prises au sein de l'OMC, de la Conférence pour le commerce et le développement et de l'UIT. Autre effet pervers de ce glissement institutionnel : les pays du Sud, mal représentés dans ces instances internationales, y sont en plus soumis à de fortes pressions économiques.

Dès le départ, L'UIT a donné au Sommet sur l'information une coloration très technologique, mettant l'accent sur la nécessité de réduire la fracture numérique Nord-Sud. Si l'objectif en soi n'est pas inintéressant, ni injustifié, s'en contenter, c'est limiter les enjeux du Sommet. De plus, bien que la participation active et effective de la société civile au Sommet ait été affirmée dans plusieurs textes officiels, un bon nombre d'observateurs s'accordent pour dire qu'en fait l'UIT est complètement fermée aux ONG.

Les séances préparatoires confirment la réalité de ces prévisions. Les questions liées aux droits de l'homme et au

4 • Une déclaration de principes et un plan d'action devraient y être adoptés. La deuxième phase du Sommet aura lieu à Tunis, en 2005, et évaluera les actions mises en œuvre depuis le Sommet de Genève.

5 • Voir **Elio Comarin**, *Une bataille de la guerre froide, le « nouvel ordre mondial de l'information »*, in « L'Etat des médias », La Découverte/Médiaspouvoirs/CFPJ, Paris 1991, pp. 268-269.

développement humain y ont été minimisées. Nombre de gouvernements semblent réticents à discuter des dimensions éthiques, sociales et politiques de la *société de l'information*. Ils préfèrent aborder des questions telles que le développement des infrastructures ou l'éducation sous un angle économique et technique, avançant l'argument que la libéralisation, la déréglementation et la privatisation de tous les domaines de la télécommunication permettront la construction d'une « infrastructure globale de l'information ».⁶

Plate-forme suisse

En Suisse, si le grand public semble pour l'instant peu touché par ces questions, la société civile par contre s'est mobilisée en vue de redéfinir les enjeux à discuter lors du Sommet.⁷ Partant du principe que le Sommet est une occasion exceptionnelle pour la communauté mondiale de débattre de la *société de l'information* et de faire des propositions concrètes pour lui donner forme, une vingtaine d'organisations suisses (instituts de recherche,

organisations de professionnels des médias, œuvres d'entraide et ONG) ont mis sur pied, en décembre 2002, une Plate-forme suisse pour la *société de l'information*.⁸ Celle-ci milite contre la marchandisation et la commercialisation de l'information, pour la démocratisation et l'accès de tous à la communication et pour la préservation de la diversité culturelle. La Plate-forme tente d'influencer la délégation suisse qui participera au Sommet. Ses préoccupations semblent être relayées par Moritz Leuenberger, chef du Département fédéral de l'énergie, des transports, de l'environnement et de la communication.

Lors de son discours de bienvenue aux délégués de PrepCom-2 (février 2003),⁹ il a déclaré : « L'homme ne vit pas que de pain. Il n'a pas que le droit de survivre physiquement. L'homme est aussi un être social. Il a le droit de prendre sa place dans la société. L'accès à l'information et aux moyens de communication est donc un droit de l'homme... Je voudrais dire aux représentants des gouvernements et aux politiciens, que nous ne pouvons pas résoudre seuls les problèmes. Nous avons besoin de l'appui de la société civile et nous avons besoin des idées du secteur privé... Je crains que l'on ne parle que de technologies à larges bandes, de réseaux de télécommunication et de déréglementation, oubliant de discuter des contenus de la *société de l'information*, à savoir de la dimension culturelle et politique de cette dernière. N'oublions pas : la communication vient de communauté. Et la communauté est la base pour construire la paix. »

L. B.

6 • Un concept développé sous l'impulsion des Etats-Unis au Sommet du G7, à Bruxelles en 1995. En 1998, l'OMC a adopté l'Agreement on Basic Telecommunication qui, globalement, va dans ce sens. Cf. **Chantal Peyer et Urs A. Jaeggi**, *op. cit.*, pp. 40-41.

7 • La société civile est représentée au sein de la délégation officielle suisse au SMSI par Chantal Peyer, de Pain pour le prochain, et Michel Bühler, de la Fédération suisse des journalistes.

8 • www.comunica-ch.net.

9 • 2^e réunion du Comité de préparation. *PrepCom-2, un mini-sommet à Genève*, in « Bulletin du Bureau du délégué du Conseil fédéral suisse pour le Sommet mondial sur la société de l'information » n° 2, Genève février 2003.

Lutter contre la corruption

●●● **Etienne Perrot s.j.**, Genève

Economiste, professeur au Centre Sèvres et à l'Institut catholique (Paris)

Pourquoi combattre la corruption, une pratique qui somme toute fait partie depuis toujours de toutes les cultures ? Parce qu'elle n'est justifiable ni politiquement ni moralement et, qu'en sus, elle est improductive du point de vue économique. Pour l'éradiquer, un ensemble de méthodes policières, judiciaires et économiques est exigé, ainsi qu'une bonne dose d'optimisme...

Comme le diable, la corruption se présente dans un halo lumineux, car elle semble avoir tellement de bons côtés ! La corruption met de l'huile de ricin dans la mécanique politique pour l'empêcher de gripper ; elle traduit avec bonheur la culture économique de chaque peuple ; aux dires de certains, elle est même parfois efficace pour le pays qui la pratique à l'encontre des pays étrangers. A tel point que se justifie la réticence des Etats à mettre en pratique les conventions signées pour éradiquer la corruption.

Sur les 35 pays les plus riches du monde qui ont ratifié la convention de l'OCDE interdisant la corruption de fonctionnaires étrangers - signée au milieu des années nonante -, aucun jusqu'à présent n'a poursuivi de ce fait le moindre délit ! Dans le cadre de l'ONU traînent en longueur les discussions visant à généraliser la lutte contre la corruption à partir de janvier 2004.

Les Américains, qui avaient fait le forcing pour contraindre leurs partenaires dans le cadre de l'OCDE, craignent aujourd'hui que leurs entreprises soient condamnées à l'étranger pour des pratiques parfaitement admises sur le territoire des Etats-Unis. Ce qui ne les a pas empêchés, sous couvert de lutte antiterroriste, de contraindre les banques suisses à s'exposer à l'appareil judiciaire américain. En revan-

che, ils sont d'accord pour que l'on saisisse les avoirs déposés à l'étranger par des gouvernements corrompus.

Il est vrai qu'avant de céder aux pressions américaines dans le cadre de l'OCDE, la France, comme la plupart des pays, encourageait la corruption pratiquée par les entreprises françaises, pensant que la corruption favorise la conquête de marchés étrangers. Elle fermait les yeux sur les facilités ainsi offertes au financement occulte des partis politiques français. On sait qu'un certain bakchich versé dans les années septante par la Société Générale pour le compte (suisse) d'Alstom (sic), dans le but de favoriser la vente d'un métro à Lagos, s'est volatilisé comme de la fumée de pétrole.

La procédure française ne manquait pas de sel. L'entreprise qui, pour gagner un contrat, versait quelques millions sur des comptes douteux se signalait dans un bureau ad hoc du Ministère des finances. Dans le jargon, on parlait « d'aller se confesser » ; moyennant quoi les sommes versées étaient comptabilisées parmi les dépenses de l'entreprise, ce qui faisait baisser le bénéfice comptable et les impôts correspondants. La procédure choquait les Américains qui interdisaient déjà à cette époque à leurs entreprises de pareilles pratiques : manque de fair-play dans la concurrence économique, disaient-ils.

Aujourd'hui, les pratiques n'ont guère changé ; elles sont cependant plus discrètes. Outre l'opinion publique, la raison en est la complexité des relations économiques, le rôle accru de l'administration dans la répartition des richesses nationales, les mœurs politiques où la loi (expression de l'intérêt général) laisse place de plus en plus au règlement (instrument de politiques particulières, opaques et souvent brouillonnes, pour ne pas dire contradictoires), le poids des services (plus de 75 % du produit national des pays occidentaux) dont la valeur économique est difficile à chiffrer. Tout cela occulte les liens entre le corrupteur et le corrompu.

Le droit occidental définit généralement le corrupteur comme celui qui remet ou promet des dons ou des présents, monétaires ou non, en contrepartie d'un avantage (réel ou supposé) sur lequel il n'a aucun droit. Pour le droit occidental, la corruption relève donc d'une convention. L'étudiante qui verse une larme pour attendre l'examineur n'est pas corruptrice au terme du droit, puisqu'elle ne propose ni ne promet rien, alors même qu'elle incite l'examineur à lui accorder une note à laquelle elle n'a pas droit.

A une toute autre échelle, dans beaucoup de pays, il en va de même. Il n'y a aucune convention, mais simplement des usages où la contrepartie n'est jamais précisée : le corrupteur (au sens occidental) accordera un beau cadeau lors du mariage de la fille du corrompu ; il trouvera une place pour le fils lorsque le moment

sera venu. Ailleurs aucun droit n'est lésé, mais le corrompu attribue une meilleure place au corrupteur, à l'exemple de ce rond de cuir des HLM de la Ville de Moscou qui s'était enrichi, sans violer aucun droit, simplement en attribuant aux plus généreux les appartements situés près de la ligne de bus.

La conception occidentale de la corruption polarise l'attention sur le corrupteur et le corrompu. C'est oublier que les plus grosses dérives proviennent non pas des liens entre deux individus, mais des réseaux. C'est le régime maffieux. La contrepartie est fournie par un tiers appartenant au même réseau. Chacun ne reçoit subsides et protection que s'il fait partie de l'organisation. Il ne faut évidemment pas restreindre le régime maffieux aux bandes de truands qui s'exterminent pistolet au poing au fond des bars ; il faut l'élargir à tous les réseaux où l'entraide déborde largement la justice à laquelle chacun a droit. Les réseaux

« *Trafic* »,
de Steven Soderbergh.



d'anciens élèves résistent mieux à l'usure du temps que les réseaux francs-maçons. Et en Europe de l'Ouest, les réseaux des administrateurs de grandes sociétés ont surmonté le choc de l'effondrement du capitalisme régulé par l'Etat.

Injustifiable

Si donc la corruption résiste à l'usure du temps, pourquoi lutter contre elle ? Elle est de tous les régimes : ne la repère-t-on pas dans l'ancienne Chine, dans l'Empire ottoman, dans l'Inde pré-coloniale ? L'Angleterre d'avant 1800 baignait dans la corruption comme un esquif dans la mer du Nord. Sans parler de la France du Grand Siècle.

Il faut réagir contre l'expérience passée et vouloir lutter contre la corruption. Tout simplement parce qu'elle n'est justifiable ni par la politique ni par l'économie, sans parler de la morale qui rappelle que la somme des intérêts particuliers défendus par les corrupteurs ne fait pas l'intérêt général.

La corruption n'est pas justifiable par la politique, bien que maints politologues n'y voient qu'un régime intermédiaire entre le régime féodal, où dominent les relations personnelles, et le régime de l'Etat de droit, où chaque individu a les mêmes droits que les autres. Le régime corrompu serait en quelque sorte un régime de suppléance. Contre cette platitude, il faut tenir que la corruption nie l'intérêt général sans lequel aucune société politique n'est pensable.

La corruption n'est pas davantage justifiable par l'économie parce que, contrairement à ce que laisserait croire la figure paternelle du « parrain », la corruption asphyxie la production : dans les pays les plus corrompus, le revenu par habitant est plus faible, la pauvreté

plus marquée et les revenus plus inégaux, sans parler des recettes fiscales ! Si l'on ne peut investir que moyennant bakchich, l'investissement ira là où la corruption est la plus forte, et non pas là où il serait le plus efficace. Si les promotions se font « sur canapé », les cadres les plus efficaces se verront supplantés. De plus la corruption détourne les investisseurs étrangers des pays réputés pour leur système corrompu, l'insécurité économique l'emportant à leurs yeux perspicaces sur les avantages économiques et sociaux.

Fourbir les armes

Comment lutter contre la corruption ? Les libéraux, fidèles à leur conception de l'Etat, voudraient que soient renforcés les contrôles et les sanctions. Dans les débats internationaux, chacun prend une figure libérale pour affaiblir ses partenaires, attendant des autres qu'ils répriment durement chez eux les contrevenants pour assurer la concurrence loyale dans la compétition économique internationale ; mais dès que les intérêts du pays sont en jeu, les figures changent de masque. La position américaine, dans les débats récents, n'est pas une exception. Montrer du doigt l'Amérique est simplement plus confortable (ce qui ne veut pas dire moins faux). Dénoncer le plus gros est plus facile parce qu'il est le plus visible, et c'est lui qui fait le plus envie.

Les idéalistes, plus ou moins inspirés par les principes religieux, voudraient que soient renforcés les principes moraux ; avec ce que cela suppose d'engagement de chacun, spécialement des chefs de services administratifs et des chefs d'entreprises. L'exemplarité aurait alors un effet d'entraînement.

C'est ainsi qu'au milieu des années nonante, le Mouvement des entrepreneurs et dirigeants chrétiens avait lancé une sérieuse campagne anti-corruption où maints chefs d'entreprise s'étaient réellement engagés, non sans risques d'ailleurs.

Ces manières de lutter contre la corruption en s'appuyant sur les appareils coercitifs d'Etat et les normes morales sont indispensables. Il s'agit de préciser les législations, de renforcer la fiabilité des appareils judiciaires, de contrôler la police, mais également de simplifier les procédures administratives. La principale ONG de lutte contre la corruption porte un nom qui résume à lui seul tout ce programme : Transparency International.¹

Assécher la source

La manière la plus efficace de lutter contre la corruption n'est cependant ni morale ni judiciaire ni policière ; elle est économique. Il s'agit d'asphyxier ce qui nourrit la corruption, la rente comme disent les économistes. La rente est un revenu qui n'est lié ni au travail ni à l'investissement, mais simplement à une situation particulièrement juteuse.

Si un quartier à la fois riche et peuplé permet à un supermarché de gagner davantage pour un même investissement, le surplus de revenu qu'il engendre sans effort s'appelle une rente. Cette rente permet éventuellement de payer celui qui détient le pouvoir d'autoriser ou non l'installation du super-

marché. Toute corruption suppose un revenu de ce type ; d'où l'idée de faire la chasse aux rentes pour assécher la source de la corruption.

Les moyens en sont aussi nombreux que les situations disparates : d'une manière générale, multiplier les voies de recours administratifs et favoriser la concurrence, éviter les situations de monopole tant public que privé, publier les offres des différents fournisseurs de marché public, nommer des représentants de la société civile ou de la Direction de la concurrence dans les commissions qui choisissent les fournisseurs, etc.

L'OCDE, l'ONU et la Chambre de commerce internationale sont les organes publics internationaux les plus actifs dans la lutte contre la corruption. Non point par vertu, mais au nom du fair-play sur les marchés. Aussi nécessaires soient-elles, les adaptations institutionnelles qu'ils promeuvent - en supposant même qu'elles soient appliquées - ne suffiront pas ; car l'imagination des corrupteurs est la seule chose au monde qui donne une idée de l'infini. Dans une économie d'échange, lutter contre la corruption devient alors, comme l'hygiène publique, l'affaire de tous.

E. P.

1 • Transparency International : pour la Suisse, Monbijoustr. 29, CP 8509, 3001 Berne ; pour la France, 12 r. de Penthièvre, 75008 Paris. www.transparency.org

Les couleurs de l'âme

●●● **Valérie Bory**, journaliste, Lausanne

Le malade imaginaire, de Molière

L'Heure Bleue Théâtre,
La Chaux-de-Fonds,
23-25 octobre

Du rouge pour le malade qu'on saigne chez Molière, du gris pour la fable de Can Themba, un vaudeville du ghetto, du blanc comme le néant qui suit une catastrophe nucléaire, chez Edward Bond. Ou de la comédie à l'apocalypse sur scène.

Pourquoi prend-on encore tant de plaisir à une comédie de Molière ? Parce qu'on rit. Les répliques font mouche au-delà des siècles. Miracle de la langue française, pas encore submergée par le sabir télégraphique des SMS et de la publicité. Oui, il faut profiter d'aller voir Molière pendant qu'on comprend encore ce qu'il a à nous dire : que ceux qui se parent faussement du nom de science font des ravages - le docteur Purgon, caricature du savoir, autorité médicale tutélaire, terrorise son malade avec des moyens dangereux - et que ceux qui usent du jargon comme un écran de fumée sévissent toujours. On appelle ça la langue de bois.

Le metteur en scène du Théâtre de la Croix-Rousse (Lyon), Philippe Faure, qui joue aussi Argan, a voulu, pour cette coproduction, un plateau envahi par un lit géant, théâtre de toutes les hypochondries du riche bourgeois malade. Calé, immergé sous les coussins, il est là comme un gros bébé impuissant à satisfaire ses vrais désirs. Les personnages familiers qui visitent son univers entrent et sortent au travers d'un cadre rococo tendu du rideau rouge. Les taf-

fetas des robes bruissent, les costumes sont inspirés du siècle de Molière, liberté faite au spectateur d'y être ou pas, dans ce siècle ou dans le nôtre.

Malade, Argan, l'est-il ? Et de quoi au juste ? D'être dominé par Béline, sa seconde épouse, cynique, intéressée et calculatrice, qui lui donne du « Pauvre petit fils » en s'apitoyant faussement sur ses maux. De vouloir marier sa fille Angélique contre son gré, comme dans la plupart des pièces écrites (et jouées) par Molière, qui dépeint toujours le bourgeois aisé comme autoritaire, ridicule bien qu'attachant, et qui voit sa loi bafouée. D'être la proie toute consentante de médecins radoteurs et ignorants, dangereux notables à qui il faut à tout prix des malades - quitte à les rendre tels - pour exercer leur art et se faire grassement payer. Un art sclérosé, emberlificoté dans les syllogismes et le galimatias en latin, basé sur la saignée, les clystères et autres méthodes de torture, propre à envoyer les gens au cimetière. Enfin, d'être sermonné et enguirlandé par sa propre servante, Toinette, plus éclairée que lui.

En effet, chez Molière, les servantes sont intelligentes et ont plus d'autorité que le riche bourgeois qui les emploie. Intéressant renversement des rôles. C'est ainsi que Toinette imagine de faire jouer à Argan la comédie de sa propre mort pour sonder les réactions de son entourage. Chacun sera dévoilé et Béline, l'intrigante, démasquée.

Béralde et son bon sens qui s'oppose au délire médical, Angélique et son amoureux Cléante, tout comme les autres rôles féminins, sont joués avec vivacité et invention. Quant à Purgon et Diafoirus père et fils, croque-morts académiques, surtout le fils, délicieusement crétin, ils sont irrésistiblement drôles.

Le costume, mis en scène par Peter Brook, créé à Paris au Bouffes du Nord, a tourné dans les principales villes d'Europe, au Canada, en Afrique. Ce théâtre, qui appartient à la culture sud-africaine du ghetto, doit beaucoup à cet inlassable grand passeur des cultures du monde. En Suisse romande, seules Lausanne et Neuchâtel ont pu voir *Le costume*. C'est donc un spectacle à ne pas manquer, par son originalité et par son origine.

Créée à Johannesburg en 1992, la pièce a été écrite par un jeune professeur sud-africain, Can Themba, qui s'est inspiré de l'effervescence qui régnait à Sophiatown, la banlieue de Johannesburg dans les années 50. Can Themba publiait dans *Drum Magazine* des nouvelles où il parlait des voyous, des marchands d'alcool, des filles et des intellos se réunissant le soir dans les *shabeens*, les cafés clandestins de l'apartheid, car les réunions leur étaient interdites. C'est le théâtre des townships, des scènes de rue, nourri de la tradition africaine des conteurs. Can Themba mourut alcoolique en 1967, après s'être réfugié au Swaziland, le gouvernement sud-africain interdisant la publication de ses œuvres.

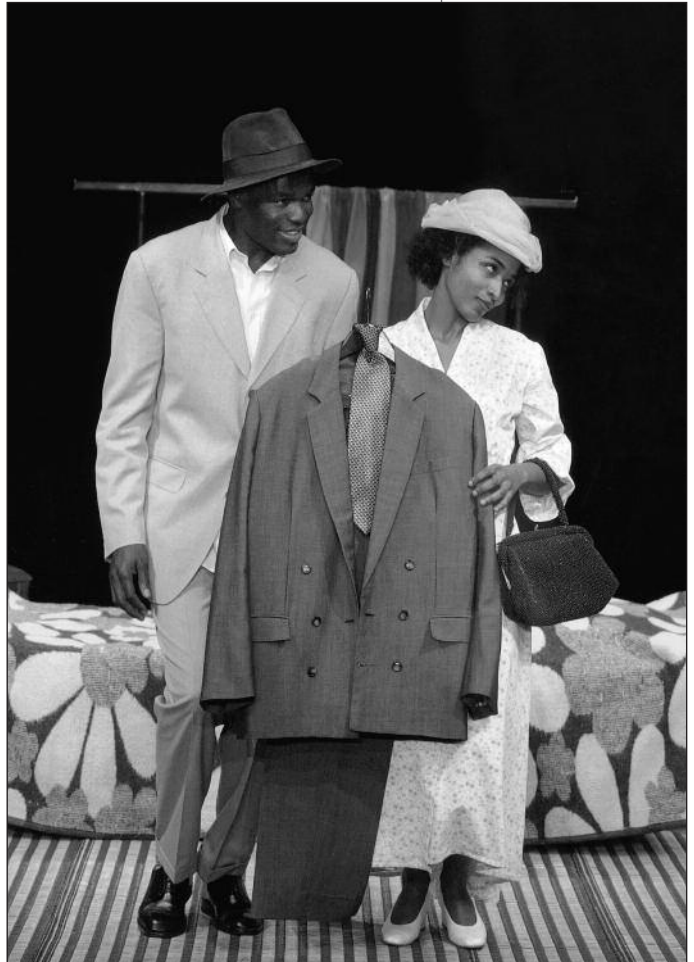
Le costume (The suit), adapté pour la scène, raconte un ménage à trois, un vaudeville black, qui finit tragiquement. Sur la scène, un grand tapis, une table, des chaises, un lit et un cintre. Matilda, ex-chanteuse de blues, chante toujours, mais dans sa cuisine. Son mari Philémon est aux petits soins pour elle,

qui s'ennuie pourtant et se laisse aller à prendre un amant. Philémon rentre plus tôt du travail et les surprend. L'amant saute par la fenêtre, nu comme Adam. Reste le beau costume gris, qui sera l'instrument de la vengeance de Philémon-Othello. Ce dernier imagine alors un jeu cruel et, sous la situation comique, destructeur.

Cette fable dansante, chantante, naïve et subtile à la fois, montre que l'apartheid vécu au quotidien n'entamait pas une certaine joie de vivre que même la misère ne réussit pas à éteindre.

théâtre

**Le costume,
de Can Themba**
Théâtre Benno Besson,
Yverdon-Les-Bains,
31 octobre



Pièces de guerre, de Bond

Rouge, noir et ignorant

La Chaux-de-Fonds,
Temple allemand,
3-5 octobre.

La Furie des Nantis

Neuchâtel, Théâtre de la
Poudrière, 9-12 octobre

Genève, Théâtre de la
Grenade, 5-16 novembre

Sophiatown fut rasée et remplacée par Soweto, pour ceux qui se rappellent les émeutes dans les bidonvilles de ce temps-là.

Ce triptyque prophétique et incantatoire sur la violence a créé l'événement au Festival d'Avignon, il y a quelques années. Seules les deux premières parties ont été montées, dans cette coproduction de théâtres romands et montréalais, mises en scène par Armand Deladoëy. Elles nous suffisent à comprendre que le théâtre de Bond est sans espoir et on pourrait lui appliquer la phrase de *l'Enfer* de Dante : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. » Pour Bond, il s'agit de la Violence plus que du Mal parce que, à ses yeux, l'état de violence n'est pas philosophique, mais politique. Pourtant au bout du compte, il s'agit de la même situation.

La première partie, *Rouge, noir et ignorant*, décrit en neuf courts tableaux des scènes où l'inhumain règne, vécues par le même personnage, « brûlé dans le ventre maternel par les radiations nucléaires d'une bombe ». Le mari et la femme se querellent, l'enfant est acheté ou vendu et c'est l'Etat qui le dresse. Une femme prise sous une lourde poutre appelle à l'aide, celui qui passe ne soulèvera pas la poutre, car elle et lui convoitent le même travail et le chômage sévit. « Les temps sont au mal. » Ce qui est vivant, on y met le feu. Seules les femmes font encore preuve d'humanité, ici et là.

« Vous qui vivez sous la loi de ceux qui ont du rouge sur les mains et du noir dans le cœur », nous dit Bond, vous vous reconnaîtrez. Il se trouve que la violence de *Pièces de guerre*, nous sommes en plein dedans. Ce sont les actes terroristes, d'où qu'ils viennent, ce sont les « tournantes » dans les

banlieues, où les jeunes filles sont violées à tour de rôle par des ados, c'est le meurtre gratuit, c'est le chômeur qui tire sur tout le monde. Ce qui fait le lot pourri de notre actualité. De la guerre, de la destruction, des rapports de haine, Bond tire une épure, forcément radicale. Heureusement, la plupart d'entre nous vivent encore d'actes porteurs d'espoir, de beauté, d'amour. « Jusqu'à quand ? » serait-on tenté de penser, en sortant du spectacle.

La seconde pièce, *La Furie des Nantis*, raconte la vie après une catastrophe nucléaire. Les survivants se nourrissent de boîtes de conserves et perpétuent encore quelques rituels de l'ancienne société, comme les funérailles. Survient le Premier homme, un inconnu qui a marché jusque-là. D'abord accueilli chaleureusement, il sera suspecté d'apporter la mort, puis exilé et supprimé. Les lois de la survie débouchent sur le conflit, le combat. Les survivants n'ont rien appris du malheur, mais reportent leurs espoirs sur les descendants qui, eux, « vivront dans la justice ».

Si la première partie est convaincante, la seconde en revanche ennueie un peu le spectateur, qui n'a que le texte auquel s'accrocher, porté par des comédiens et comédiennes vêtus de semblables pantalons et t-shirts blancs, certes très habiles dans les techniques corporelles, culbutant et s'étripant sur un plateau longiligne, mais sans surprise. Cette corporalité est éclairée par des spots dardant des cintres, dans le minimalisme le plus cru.

V. B.

Les jours incertains

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

L'adolescence, avec ses tumultes, ses frénésies, ses bouffées de joie et d'angoisse, mystère à soi-même et aux autres, est un des thèmes préférés du cinéma. Deux films récents, *Long Way Home* de Peter Solett et *Noi Albinoi* de Dagur Kari, mettent plutôt en relief la banalité et la secrète maturation qui s'opère entre douze ou treize ans, jusqu'à seize et au-delà. Il faut beaucoup de talent pour dépeindre ce passage sans ennuyer et les réalisateurs n'en manquent pas. Impossible d'ailleurs d'imaginer plus grand contraste entre le film américain, qui se passe dans l'émigration de la République dominicaine à New York, plein de couleurs vives et criardes, de bruits, de cris, dans la chaleur caniculaire de l'été, et l'atmosphère que la glace et la neige du Nord de l'Islande rendent feutrée, inquiétante et déprimante. Toute une bande à New York, un seul étrange garçon en Islande.

Dans un très petit appartement du quartier « latino » de la Lower East Side vivent les uns sur les autres trois adolescents : Victor, seize ans, portant beau avec sa coiffure afro ; Nino, treize ans peut-être ; et Vicky, leur sœur, souffrant d'une obésité qui n'a rien d'original. Une seule chambre pour trois, avec un drap qui oscille quand il y a une brise, pour séparer pudiquement les deux sexes. Tout se concentre sur la pièce de séjour, avec le sofa

face à la télévision allumée en permanence, et sur lequel Vicky est vautrée, absorbant avec régularité les calories qui ne lui sont plus nécessaires. Une grand-mère qui a recueilli les enfants s'occupe de tout.

Pour fuir l'atmosphère étroite et surchauffée du studio, Victor préfère parader dans la rue ou, mieux encore, à la piscine où toute la population adolescente s'exhibe et regarde. Victor et son copain ont vite repéré deux filles, Judy et Mélanie. Elles sont mignonnes et on peut même dire que Judy est une beauté, d'autant plus attirante qu'elle se veut inaccessible.

En ce temps de féminisme, les deux amies se refusent aux jeux sans lendemain et méprisent ces gamins qui les assaillent. Les deux garçons les poursuivent. Mélanie va se rendre la première. C'est vrai qu'en enlevant ses lunettes, elle est aussi très jolie et voit la réalité plus floue, tombant dans les bras du copain de Victor, n'osant pas avouer sa défaite à la fière Judy. Mais le film se concentre surtout sur l'amour grandissant de Victor pour Judy.

Or rien n'est facile, car la grand-mère veille. Elle considère que Victor prend le mauvais chemin, lui qui devrait être le chef de famille. Elle tonne, puis s'amadoue, menace, exerce un chantage éhonté aux hamburgers, le plat préféré des enfants, puis se radoucit. Elle utilise tous les moyens pour régenter la petite famille où, selon elle, l'ordre

Long Way Home
de Peter Solett

moral doit régner. Aussi est-ce une vraie catastrophe lorsqu'elle surprend Nino dans une activité solitaire que la morale réproouve. Elle accuse la mauvaise influence de Victor, veut le chasser de la maison et, dans une scène hilarante, se retrouve devant une dame noire et énergique, juge d'enfants, qui finit par lui donner tort.

Tout cela complique l'existence de Victor qui, pourtant, sent grandir en lui un sentiment inconnu, un amour vrai. C'est là que le film prend sa véritable dimension car, lentement, comme à tâtons, Victor va savoir trouver les mots, les gestes, avec aussi des ratés - comme la présentation à la grand-mère -, pour convaincre Judy de sa sincérité. Nous comprenons alors que la jeune fille, sous ses dehors hautains, se préservait pour un amour authentique, qui lui semble désormais possible, car Victor a changé. Il est peut-être devenu adulte.

Avec légèreté et humour, Peter Solett a su décrire des situations qui rendent le film plus proche du documentaire que de la fiction. Il y a d'abord le conflit de la première et de la troisième génération d'immigrés hispanophones, avec la grand-mère qui parle l'anglais des cours du soir qu'elle a suivis en arrivant des Caraïbes, et ses petits-enfants dont l'américain argotique est une autre langue. Le thème de l'initiation sexuelle est aussi traité avec intelligence, montrant la timidité et le désarroi que cachent les parades d'amour des adolescents. Pourtant, c'est dans la découverte chaotique et émerveillée de la vie que réside, sans aucun didactisme, le message souriant de ce film délicieux.

Noi Albinoi est un film plus austère et déconcertant. Entièrement rasé, Noi (Noé), dix-sept ans, vit, lui aussi, avec une grand-mère, bienveillante et pa-

tiente, dans un petit port d'Islande. Son père est dans les parages, alcoolique, déprimé, et de peu d'utilité. C'est plutôt Noi qui vient à son secours.

Noi manque l'école, ou bien il dort en classe après être arrivé en retard. Buté, taciturne, il devient le cauchemar de son professeur, surtout après le diagnostic du psychologue, qui, après les tests d'intelligence et l'entretien, déclare qu'il s'agit probablement d'un surdoué... Chassé de l'école, Noi n'a pas beaucoup plus d'attrait pour le travail de fossoyeur dans le cimetière gelé que le pasteur du village lui a procuré. Il n'a qu'un refuge, la cave, qu'il atteint par une trappe et où il s'enferme pour écouter de la musique.

Dans cette prison de neige et de glace que constitue ce fjord islandais, Noi rêve à ces paysages d'océan au bleu irréel, de sable blanc et de cocotiers que proposent les affiches de toutes les agences de voyage. Alors que s'ébauche une amitié, peut-être un peu plus, avec Iris, la jeune fille qui travaille dans la station-service, bar-épicerie, l'hiver semble interminable.

Puis, brutalement, le récit s'interrompt et se renverse. Une catastrophe s'est abattue sur le village, un tremblement de terre. Tous sont morts, mais les sauveteurs découvrent Noi, inanimé, dans sa cave, dans son enfermement qui l'a sauvé. Noé dans son arche, Jonas dans la baleine, Jésus dans son tombeau. A part le prénom du garçon, rien de biblique n'est pourtant évoqué dans le film. La dernière image revient à la plage de cocotiers et à la mer étincelante, sans que l'on sache si elle est signe de dérision ou plutôt d'espérance.

G.-Th. B.

Noi Albinoi
de Dagur Kari

Emile Zola

Une épopée pessimiste de l'animalité humaine

● ● ● **Gérard Joulé**, Lausanne

C'est dans la maison d'Emile Zola à Médan, horrible baraque tout en vitraux et en tourelles dressée au-dessus de la gare de chemin de fer où le romancier allait chercher ses invités qu'il ramenait chez lui en calèche, que s'est fondé, à l'heure de la naissance de la société industrielle et de la fascination du Progrès, le roman naturaliste.

C'était la laideur en marche avec sa mythologie de houillères, de grands magasins, de locomotives. Mais une laideur vivante, gigantesque, rabelaisienne. Alors que certains s'évadaient en Orient, d'autres dans la drogue, d'autres dans l'art pour l'art, Zola, lui, est entré dans son époque comme un taureau dans une arène. Les machines, l'industrie, c'était les dragons de sa quête du Graal. Sa puissance visionnaire fut d'avoir décalqué les légendes éternelles au nouveau monstre de la technologie.

D'ailleurs cet aspect taurin, sanguin, on le retrouve dans tous les personnages de son œuvre, dans tout son combat politique ou esthétique. Il va droit à ce qu'il croit beau et grand et il y va brutalement. Avec son œil de cyclope, il voit tout de suite où sont la nouveauté et la force. Le génie, c'est ce pauvre Courbet exilé en Suisse après la Commune ; la nouveauté, les maîtres de demain, c'est Manet, Cézanne, Monet, Pissarro, ces audacieux qui osent ouvrir les fenêtres de l'atelier et planter leur chevalet en

pleine nature, qu'on appelle par dérision les impressionnistes.

Ne pouvant plus croire en Dieu et au ciel, en ce ciel confisqué, pense-t-il, par l'Eglise et par le clergé, dans cette religion qui sent le rance, l'encens, le renfermé, il édifiera son église à lui sur la science, le progrès, l'industrie, qui sont encore des manifestations du travail humain et donc de la force vitale.

Le corps perdu

L'art doit-il montrer ou cacher ? Un Mallarmé s'ingéniera à tout voiler et à ne parler qu'allusivement. Aussi le corps, puis l'âme, disparaissent-ils entièrement de son œuvre. Ce ne sera plus l'âme mais son reflet dans le miroir. Ce n'est plus le mouvement de l'âme, mais l'imitation du mouvement de l'âme. Le poème retrace l'arabesque que faisait l'âme quand elle enveloppait un objet, mais cette arabesque n'appréhende plus rien. Plus de passion ni charnelle ni spirituelle, si ce n'est une obstination crispée à n'en avoir pas. Point de foi, si ce n'est de l'art, mais qu'est-ce que l'art qui n'éjacule pas la vie ? Apologie de la stérilité et de l'onanisme mental qu'on retrouve dans le roman crépusculaire de Proust, où l'on n'étreint plus à la fin que les ombres des morts.

Henri Mitterand,
Zola, T. 1 *Sous le regard d'Olympia, 1840-1971*,
T. 2 *L'homme de Germinal, 1871-1893*,
T. 3 *L'honneur, 1893-1902*,
Fayard, Paris 1999,
2001, 2002.

Le poète Mallarmé montre l'âme perdue, le romancier Zola montre le corps perdu, et chacun ne croyant montrer que la perte de l'un montre la perte de l'autre. Et ainsi se dénoncent les derniers méfaits du rationalisme : l'âme et le corps séparés s'en vont chacun à la dérive dans son enfer propre. Les excès du corps correspondent à ceux de l'âme. Tandis que Coupeau et sa fille Nana se saoulaient d'alcool et de luxure, Hérodiade se damne dans le labyrinthe désertique de l'irréel, du cérébral, de la glose, de l'inexistant, dans l'idolâtrie narcissique et frigide d'un corps voué à la stérilité.

Zola croyait que le réel, c'était le corps. Mais le corps qu'il décrit, c'est celui de l'homme des villes. Ce corps est une chose cachée, convulsive, sournoise, difforme. C'est une chose que se disputent l'argent, l'alcool, le travail mécanique, l'érotisme, les maladies héréditaires. A part ses Évangiles de la fin, où Zola étale un optimisme officiel et pontifiant, en tant qu'artiste libre, il tire de sa vision du corps de l'homme des villes une horreur fascinée, une délectation morose, un ennui gluant qui prolongent en l'exaspérant l'attitude des romanciers réalistes.

Bestialité

Le héros de Zola, c'est bien cet homme tel que l'a fabriqué un siècle de ville et de manufacture, pris au piège, déchiré par le piège jusqu'à l'os, à la moelle. C'est le Français de la Troisième République : bourgeois, ce n'est plus un bourgeois ; ouvrier, en lui meurent le paysan et l'artisan, en lui meurent toutes les valeurs de la race et de la vie. Il n'est bon qu'à voter et à se saouler. Ses deux églises sont le cabaret et le bordel. Sa fille sera putain. Au-delà de l'alcoolisme, c'est la démence et le crime.

Un écrivain n'est pas tant dans ce qu'il déclare dans ses professions de foi que ce qu'il voit malgré lui, et ce qu'il voit contredit bien souvent ce qu'il dit. C'est pourquoi l'art et la politique sont deux royaumes étrangers l'un à l'autre. Zola exaltera le progrès et la vie dans ses manifestes, alors que son œil verra la décadence et la barbarie. Mais il les peindra non point en romancier naturaliste, au sens où il entendait ce mot, mais en poète épique et pessimiste. Et cela est surtout sensible dans ses derniers romans.

Il sera donc le poète brutal et triste des instincts aveugles, des passions grossières, des amours charnelles, des parties basses et répugnantes de la nature humaine. Ce qui l'intéresse dans l'homme, c'est surtout l'animal, et dans chaque type humain, l'animal particulier que ce type enveloppe. Eugène Delacroix disait que chaque figure humaine, par une hardie simplification de ses traits, par l'exagération des uns et la réduction des autres, peut se ramener à une figure de bête : c'est tout à fait de cette façon que l'auteur de la *Bête humaine* simplifie les âmes.

La bête dans *Nana*, c'est Nana elle-même, la reine de l'impudicité que tout Paris acclame ; dans la *Faute de l'abbé Mouret*, c'est le parc du Paradou, cette forêt fantastique où tout fleurit en même temps, où se mêlent toutes les odeurs, où sont ramassées toutes les puissances amoureuses de Cybèle qui, comme une divine et irrésistible entremetteuse, jette dans les bras l'un de l'autre Serge et Albine, puis endort la petite faunesse de ses parfums mortels. C'est dans le *Ventre de Paris*, l'énormité des Halles centrales qui font fleurir autour d'elles une copieuse vie animale et qui effarent et submergent le maigre et rêveur Florent. C'est dans *l'Assommoir*, le cabaret du père Co-

lombe, le comptoir d'étain et l'alambic de cuivre pareil au col d'un animal mystérieux et malfaisant qui verse aux ouvriers l'ivresse abrutissante, la paresse, la colère, la luxure, le vice inconscient. C'est dans le *Bonheur des dames*, le magasin de Mouret, basilique du commerce moderne où se dépravent les employés et s'affolent les acheteuses, formidable machine vivante qui broie dans ses engrenages et qui mange les petits boutiquiers.

Zola excelle à donner aux choses comme le frémissement de cette âme dont il retire une partie aux hommes, et tandis qu'il fait vivre une halle ou un comptoir de marchand de vin d'une vie presque humaine, il réduit les créatures tristes et basses qui s'y agitent à une vie presque animale. Mais enfin, de quelque vie que ce soit, même incomplète et décapitée, il les fait vivre. Il a ce don princier, le premier de tous. Donc la bestialité et l'imbécillité sont aux yeux de Zola le fond de l'homme. Quant à la chair, il en a tout à la fois l'obsession, la haine et la terreur. Il cherche à l'avilir, il s'attarde aux bas-fonds de la bête humaine, au jeu des forces du sang et des nerfs en ce qu'elles ont de plus insultant pour l'orgueil humain. Il fouille et étale les laideurs secrètes de la chair et ses malfaisances. Il conspue l'amour, le réduit à un besoin tyrannique, à une fonction malpropre.

La meilleure partie de ses romans est un commentaire forcené du *Surgit amari aliquid*. De la femme, il ne voit plus que les souillures de son sexe. Avec l'ardeur sombre d'un fakir, il maudit la vie dans sa source et l'homme dans les entrailles de sa mère. Dans l'homme, il voit la brute, dans l'amour l'accouplement, dans la maternité l'accouchement. Et une mélancolie affreuse se lève de toute cette physiologie remuée.

Mais toute affreuse qu'elle est, elle est puissante, elle est épique. Zola a l'imagination des vastes ensembles matériels et des infinis détails extérieurs. Il s'intéresse autant à la cuisine de Gervaise que Homère à celle d'Achille. Il ne craint point les répétitions ; les mêmes phrases reviennent avec les mêmes mots et d'intervalle en intervalle on entend dans *Le Bonheur des dames* le « ronflement du magasin », dans *Germinal* la « respiration grosse et longue » de la machine, comme dans *L'Illiade* le grondement de la mer. Aussi n'est-il pas faux de définir son œuvre comme une épopée pessimiste de l'animalité humaine. Un siècle après Zola, nous avons quitté le monde de la physiologie pour celui de la psychologie. Je ne suis pas sûr qu'on puisse en brosser un tableau aussi épique.

Mais faute d'une autobiographie morale incarnée dans le tissu de l'œuvre, comme ce fut le cas chez Proust, l'œil avec lequel Zola photographie le monde y est aussi étranger que celui du savant l'est par rapport à la cellule qu'il examine derrière son microscope ; car il n'y a de véritable création romanesque que là où il y a remodelage de la réalité par l'imagination.

Prenant la vie comme une donnée première, irrépressible, Zola a omis de voir ce que vit Proust entre les quatre murs de sa chambre aux parois de liège, à savoir que le monde est le royaume du néant et que l'artiste ne peut faire son salut qu'en créant une œuvre d'art et en renonçant au monde.

Zola a cru qu'il suffisait de photographier le monde et la vie pour en posséder l'essence. Il n'a pas su que les vrais paradis sont les paradis perdus, retrouvés dans la création romanesque et par là même soustraits à l'action délétère du temps.

G. J.

Etudes bibliques

● ● ● Joseph Hug s.j.

Marc Sevin, *Grands et petits mots de la Bible*, Bayard, Paris 2003.

Sous la direction d'**Odette Mainville** et **Daniel Marguerat**, *Résurrection. L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau Testament*, Labor et Fides, Genève 2001, 338 p.

Martin Rose, *Une herméneutique de l'Ancien Testament. Comprendre - se comprendre - faire comprendre*, Labor et Fides, Genève 2003, 480 p.

2003 a été déclarée « Année de la Bible ». C'est l'occasion de présenter quelques ouvrages francophones qui illustrent la vigueur de la recherche biblique et sa présence dans la culture. Commençons par les *Grands et petits mots de la Bible*. Marc Sevin, bibliste et vulgarisateur de talent, présente 150 mots, suivis d'une brève explication d'une quinzaine de lignes. Verbes, substantifs, adjectifs, rarement un nom propre (Amaleq), sont expliqués avec bonheur ainsi que leur usage dans l'Ancien et le Nouveau Testament, avec un prolongement sur leur sens dans l'actualité du croyant.

Des mots qui ont parfois perdu leur sens originel au long de la transmission, comme « la bonne part », attribuée à Marie et non pas à Marthe, trop occupée aux affaires de l'intendance, et ensuite appliquée aux seuls religieux ou religieuses : « Se mettre au diapason de la parole du Ressuscité est nécessaire pour tout disciple. Il ne s'agit pas de rabaisser le travail de Marthe, mais d'inviter les jeunes communautés chrétiennes à prendre le temps de savourer l'Evangile pour mieux en vivre. »

Le mot « résurrection » n'apparaît pas dans la liste, car, dans la langue de Jésus, le verbe « ressusciter » n'existait pas. On utilisait deux mots de la vie courante, « se réveiller » ou « se lever », note l'auteur avec un zeste de provocation car, dans la controverse de Marc 12,18, le texte parle bien de « résurrection ».

Pour celui qui veut approfondir, Odette Mainville et Daniel Marguerat signent avec d'autres exégètes chevronnés un gros ouvrage intitulé *Résurrection*. Une première partie aborde la mort et l'après-mort dans le Proche-Orient ancien, puis l'émergence de la résurrection dans le judaïsme, ainsi que le corps, l'âme et la survie dans les religions du monde gréco-romain. La seconde partie commente les textes de la résurrection dans les Evangiles, les Actes des Apôtres et les Lettres pauliniennes. Ce livre rendra de grands services à cause de son large angle de vue concernant un thème central du N.T.

Les exégètes contemporains abordent de plus en plus les textes de la Bible en franchissant la frontière entre Ancien et Nouveau Testament, marquant ainsi l'unité du Livre. Martin Rose, professeur à l'Université de Neuchâtel, d'origine allemande, le propose dans un ouvrage fort, *Une herméneutique de l'Ancien Testament*. Il montre une première lecture de l'Ancien Testament dans la Bible grecque des Septante, au II^e siècle avant notre ère. Il déploie ensuite neuf lectures de l'A.T. avec leurs prolongements dans le N.T. La première expose comment l'A.T., à la suite des Annales de Mésopotamie, reconstruit l'histoire ainsi que les récits de vie dans l'Egypte ancienne et dans la Bible et comment les anciens en Mésopotamie et en Syrie du nord (Ougarit) racontaient le devenir des dieux, leur naissance et leur généalogie. Or l'A.T. rejette catégoriquement

toute théogonie pour Yahvé : « Avant que soient nées les montagnes, avant que soient enfantés la terre et le monde, d'éternité en éternité, tu es Dieu » (Ps 90,2).

Une seconde lecture aborde la Bible à partir du fait de mourir et la mort comme événement, son rituel et ses célébrations, ainsi que le rapport de Yahvé aux morts. La mort demeure un phénomène absolument négatif, mais la conscience de notre mortalité est un don précieux, écrit Rose qui cite une page du *Journal* de Max Frisch. « La tâche première est de rendre humaine la vie humaine et cette mission ne se réalise qu'à la condition que l'on se rende compte d'un élément fondamental du vivant : sa mortalité. Se concentrer sur la vie du Christ ressuscité renvoie à une vie nouvelle, pour le croyant, avant la mort. Nous ne réussissons certainement pas à convaincre... de la résurrection de Jésus-Christ après sa mort, si notre vie nouvelle avant la mort n'est pas menée d'une manière convaincante. »

Rose retrace ensuite la lecture critique du théologien, déjà présente chez les anciens à Babylone, puis dans la tradition des sages d'Israël et jusqu'à Jésus et à Paul. « Les foules restèrent frappées de son enseignement, car il les enseignait en homme qui a autorité et non pas comme leurs scribes » (Mt 7,28 ss.). Suit la lecture d'un amoureux, la sexualité, le patriarcat officiel de la société d'alors et l'égalité dans l'amour, ainsi que l'amour conjugal comme métaphore de l'amour de Dieu. Puis la lecture de génération en génération, le phénomène et le devoir de la transmission, l'éducation et l'enseignement du savoir-vivre, la tension entre transmission et liberté. Rose aborde encore le rapport à l'autre en tant que frère ou en tant qu'ennemi (Caïn et Abel, Jacob et Esaü, Jonathan et David...), puis le

point de vue politique et national, culturel et religieux avec la confiance, c'est-à-dire la foi et la grâce divine.

Enfin, une lecture personnelle et existentielle, « Je t'ai appelé par ton nom... de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force », et les différentes dimensions de l'existence, l'homme comme personne physique, vitale et animée, être de désir et d'intelligence. Chaque lecture ou traversée de l'A.T. est illustrée par le commentaire de textes choisis. J'ai noté plusieurs fois des remarques personnelles extraites de l'histoire de vie de l'auteur, qui rendent la lecture plus vivante et font mieux comprendre le texte biblique. Bref un livre très riche, dense et de référence.

Pierre Gibert, exégète bien connu, en particulier pour ses publications sur la naissance de l'écriture de l'histoire en Israël, aborde le thème de la Bible et la violence sous le titre *L'espérance de Caïn*. En partant des constats d'une présence massive de la violence dans les récits bibliques, il formule l'hypothèse que la « Bible, dans son projet d'ensemble, entre dans l'effort de gérer la violence afin, sinon d'en venir définitivement à bout, du moins de lui opposer suffisamment d'obstacles ». Les analyses de l'auteur (qui s'appuie d'abord sur une lecture critique des textes de Freud sur le mythe d'Œdipe en montrant ses non-dits) mènent l'enquête depuis la violence au commencement (Caïn et Abel), ensuite avant la Loi révélée à Moïse, puis à l'époque des Rois, jusqu'aux violences du N.T., notamment celles de la passion du Christ.

J'ai beaucoup aimé cette lecture biblique qui trace des voies pour sortir de la violence. Cet ouvrage peut servir de référence et d'instrument de réflexion tout au long de la décennie 2000-2010

Pierre Gibert,
L'espérance de Caïn.
La Bible et la violence,
Bayard, Paris 2002, 254 p.

« Vaincre la violence », décrétée par le Conseil œcuménique des Eglises.

Au chapitre des publications plus particulièrement consacrées au N.T., j'attire l'attention sur un livre de Lucien Legrand, exégète de renom qui enseigne depuis des décennies à Bangalore (Inde). Dans une perspective d'implantation du christianisme dans ce pays, sensiblement différente de la vision européenne de la mission, l'auteur s'attache à la figure de Paul et à la stratégie missionnaire des Eglises apostoliques. *L'Apôtre des nations ?* questionne la vision traditionnelle du rôle et du champ d'action de St Paul. De quelles nations s'agit-il ? En fait, par des analyses très fouillées des textes pauliniens et des Actes des Apôtres, Legrand « revisite » l'histoire réelle du premier christianisme. Il replace en particulier la fameuse liste des nations et des peuples du récit de la Pentecôte (Ac 2) dans l'horizon de la géographie du monde gréco-romain et de la diaspora juive.

Son hypothèse repose sur le fait que l'Asie d'alors correspond au monde judaïsé ou à forte présence juive, donc déjà croyant en un certain sens, tandis que l'Europe est comprise comme une terre païenne. D'où le choix de Paul, approuvé par les autres Apôtres : « Nous, (allons) aux païens. » Antioche de Syrie se trouvant être le point de départ de la mission chrétienne, Paul se dirige donc vers l'ouest, tandis que les autres Apôtres vont vers le monde juif, à l'est, en Asie.

Legrand souligne le pluralisme qui, dès l'origine, marqua les mouvements missionnaires des différentes Eglises du N.T. ; donc non seulement Paul, mais aussi Pierre et les autres, bien que les contours de leurs champs missionnaires ne soient plus bien décelables. « Il revient à l'exégète de continuer à ex-

plorer les richesses plurielles de l'Evangile... parce que, débordant des cadres restreints de la Palestine au temps de Jésus et de l'Occident durant les siècles de chrétienté, elles se réaliseront à l'échelle planétaire de l'oïkoumène dans un nouveau millénaire. »

Suite aux rencontres d'Assise initiées par Jean Paul II et au dialogue interreligieux qui commence à se nouer, l'exégèse biblique aborde de plus en plus souvent des thèmes reliés au dialogue entre le judaïsme, le christianisme et l'islam. Je signale l'excellent petit ouvrage du jésuite belge Jean-Louis Ska, *Abraham et ses hôtes*. Professeur à l'Institut biblique de Rome, J.-L. Ska aborde ici, dans un langage simple et précis, la figure d'Abraham, modèle des croyants pour la tradition juive, pour le Nouveau Testament et dans le Coran où il est le prototype du « musulman ». « Est-il possible d'imaginer un dialogue ou un rapprochement entre juifs, chrétiens et musulmans ? à quelles conditions ? quel est l'enjeu du dialogue ? La figure contrastée d'Abraham peut servir de guide pour explorer de nouvelles voies de dialogue et pour chercher un espace où les adversaires et les ennemis d'hier pourront cohabiter dans l'estime et le respect mutuels. »

Le judaïsme contemporain redécouvre la figure de Jésus. Rappelons le livre de Joseph Klausner en 1950 ou le jugement positif du grand théologien Martin Buber. Un autre grand chercheur juif contemporain, Geza Vermes, professeur à Oxford, originaire de Hongrie, « converti » au catholicisme pour cause de survie pendant la dernière guerre mondiale et retourné à la foi de ses pères présente une *Enquête sur l'identité de Jésus*.

Lucien Legrand,
*L'Apôtre des nations ?
Paul et la stratégie missionnaire des Eglises apostoliques,* Cerf,
coll. Lectio Divina, n° 184,
Paris 2001, 154 p.

Jean-Louis Ska,
*Abraham et ses hôtes.
Le patriarche et les croyants au Dieu unique,* Lessius,
Bruxelles 2002, 152 p.

Geza Vermes,
Enquête sur l'identité de Jésus. Nouvelles interprétations. Bayard,
Paris 2003, 272 p.

G. Vermes a pris le parti de commencer par le Christ Dieu du quatrième Evangile, le plus développé dans son élaboration théologique, pour remonter jusqu'à l'homme Jésus, en passant par Paul, les Actes des Apôtres et les autres Evangiles. Sans doute, nous ne partagerons pas les mêmes conclusions au sujet de la genèse des écrits du N.T., mais peu importe ici. Selon Vermes, le prophète Jésus de Nazareth ressemble aux hassidim charismatiques, comme Hanina ben Dossa du judaïsme palestinien du I^{er} siècle.

Mais Vermes découvre aussi des particularités de Jésus qui le différencient de ses contemporains hassidiques : « Jésus est l'acteur principal alors que ceux-ci ne tiennent que des seconds rôles... Jésus ne correspond en rien au personnage doux et aimable de l'imagination populaire chrétienne... (Il) était un homme à la fois inflexible et chaleureux, totalement consacré à Dieu dont il essayait d'imiter la miséricorde et la perfection. » Célibataire - au moins pendant sa vie publique -, il n'avait rien d'un misogyne et n'alignait pas non plus sa vie sur les préceptes rituels. « Il voulait transmettre son message spirituel à tous ceux qui, inspirés par la foi, s'approchaient honnêtement de lui. » Bel éloge ! Son action contre le Temple de Jérusalem lui valut d'être condamné à mort et remis pour exécution aux Romains.

Les rêves mystiques de Paul et de Jean d'abord, puis les spéculations dogmatiques de la chrétienté estompèrent progressivement ce visage. On ne peut que se réjouir de cette redécouverte du visage humain de Jésus, tout en restant en désaccord sur la seconde partie du jugement de l'auteur.

Epinglons enfin un petit ouvrage de Xavier Léon-Dufour. Le jésuite français marque depuis un demi-siècle les études bibliques d'expression française. *Agir selon l'Evangile* présente le message évangélique dans son ensemble et met à disposition du lecteur une étude rigoureuse des textes pour la vie spirituelle du croyant dans le monde.

L'exégète aborde l'expérience fondamentale de Jésus selon les Evangiles synoptiques et celle fort différente selon Jean, reprenant ici bien des développements de la magistrale *Lecture de l'Evangile selon Jean* (4 volumes parus au Seuil de 1988 à 1996). Il y aurait là des réflexions utiles pour répondre au préjugé de Vermes.

L'auteur trace la situation de l'homme face à Dieu qui vient, l'homme devenu mauvais, puis les tout-petits qui sont de plain-pied avec le Règne de Dieu ; l'homme face à l'argent, la sexualité, la société et le pouvoir. Enfin, au cœur de l'agir humain : l'amour et le Dieu du pardon. Un index thématique relève la qualité de cette synthèse du message néo-testamentaire que je recommande vivement.

Joseph Hug

livres ouverts

Xavier Léon-Dufour,
Agir selon l'Evangile,
Seuil, Paris 2002, 188 p.

Témoignage d'une traversée

Nicolas Dieterlé,
La Pierre et l'Oiseau.
Journal spirituel,
14 juin 1994 -
19 septembre 2000,
Labor et Fides,
Genève 2003, 200 p.

« La pierre et l'oiseau sont aux deux pôles de mon identité. » C'est cela qu'écrivait Nicolas Dieterlé (1963-2000) dans son journal spirituel commencé à l'âge de 31 ans et tenu jusqu'à sa mort. Un journal que viennent de publier les Editions Labor et Fides, accompagné d'une préface et d'une note biographique de Michel Cornuz. Mais cette constatation, qui a donné son titre à ce petit ouvrage, nous entraîne bien vite dans la profondeur insondable et les vertiges existentiels d'un jeune mystique attachant et trop tôt disparu.

Il y a en effet des accents pathétiques dans ces pages qui font immédiatement songer à Edmond-Henri Crisinel, à Jean-Pierre Schlunegger ou encore à Georges Nicole. Ainsi, le 22 août 2000 : « Je meurs d'être hors de la vie. Je n'en peux plus d'être à pied sec, avec comme seules compagnes les ronces de l'amertume. » Mais il y a aussi des élans de confiance absolue, une incessante célébration de la beauté du monde, dans la lignée de Simone Weil en particulier, en référence à *La Pesanteur et la Grâce* ou encore à ce qu'elle a écrit dans *L'Attente de Dieu* (p. 87, 18 septembre 1997).

Il y aurait beaucoup à dire et à écrire au sujet de ces pages encore brûlantes. Ainsi la distinction que l'auteur fait toujours entre la sphère psychologique et la sphère spirituelle de son être, comme s'il fallait absolument les séparer (p. 120, 22 novembre 1998). Ou encore, chez cet « affamé de pureté » aimanté par un

abîme permanent, ce délicat passage de l'enfance à l'âge adulte vécu comme une sorte de « décalcification progressive » (p. 144, 1999) où l'être et le faire ont été à jamais dissociés.

Vivant très modestement de travaux journalistiques, on peut regretter ici que Nicolas Dieterlé n'ait pas tenté de faire, comme Simone Weil, une expérience de travail comme manœuvre dans une usine, ces endroits « où l'on se heurte durement, douloureusement, mais quand même joyeusement à la vraie vie ».¹

Ce journal est suivi de six lettres adressées par l'auteur à un moine (Frère Bertrand) dès le 8 septembre 1998 et jusqu'au 3 novembre 1999. Cette correspondance complète admirablement, pour le lecteur, les pages du journal et éclairent la personnalité de Nicolas Dieterlé sous un jour légèrement différent.

Cela dit, il n'en demeure pas moins que ce « témoignage d'une traversée » est non seulement émouvant et sincère, mais qu'il contient une véritable « dynamique spirituelle » qui nous libère à notre tour et ravive cette capacité d'émerveillement que nous avons souvent tant de peine à extérioriser.

André Durussel

¹ • S. Weil, *Lettre à Albertine Thévenon*, 1934, dans « La Condition ouvrière », NRF, Paris 1951.

■ Biographies

Alain Decaux***L'avorton de Dieu****Une vie de saint Paul*

Perrin, Paris 2003, 336 p.

Un guide exceptionnel nous invite à voyager avec lui. Pour l'accompagner et découvrir son itinéraire, il faut remonter dans le temps, jusqu'au début du christianisme, dans les pays qui entourent la Méditerranée. Il suffit de dire oui... l'enchantement de la découverte suivra.

En historien et en poète, l'auteur soulève les voiles qui recouvrent le « mystère Paul » dont la pensée après sa mort est un peu tombée dans l'oubli, pour resurgir lors du Concile de Nicée et reprendre toute sa place avec Augustin au IV^e siècle.

Nous faisons la connaissance de Paul, l'avorton de Dieu, lorsqu'il quitte sa famille à Tarse pour aller étudier auprès d'un grand maître pharisien à Jérusalem. Nous le retrouvons au détour d'une rue, après la mort de Jésus, lorsqu'il persécute les adeptes de ce dernier et qu'il assiste à la lapidation d'Etienne. Puis ce sera le chemin de Damas, sa vision, son exil pendant de nombreuses années (sept environ) et le retour à Jérusalem. Il semble qu'à ce moment-là, ayant digéré sa vision et étant absolument sûr que ce n'était pas un leurre, il se lance dans sa mission qui est celle de prêcher un Jésus-Christ ressuscité et un Dieu universel.

C'est absolument passionnant de le suivre de synagogue en synagogue, d'assister à ses maigres succès et à ses nombreux échecs, à ses humiliations, à ses conflits avec l'Eglise de Pierre et de Jacques, à ses emprisonnements, ses larmes, ses colères, ses naufrages, ses lettres qu'il écrit et dans lesquelles se forge sa théologie.

Paul a été un marcheur infatigable, il a avalé des milliers de kilomètres pour annoncer, tel un fou de Dieu, Celui qui réconcilie les hommes avec les hommes et chacun avec soi. Il a marché et, nous dit l'auteur en terminant son superbe parcours, il marchera toujours sur les chemins de notre esprit.

Marie-Luce Dayer

Rudolf Brändle***Jean Chrysostome******« saint Jean Bouche d'or » (349 - 407)****Christianisme et politique au IV^e siècle*

Cerf, Paris 2003, 228 p.

Moine, prêtre du clergé d'Antioche, évêque de Constantinople grâce aux manœuvres d'un haut fonctionnaire d'empire, Jean Chrysostome est un des Pères de l'Eglise les plus populaires, une des grandes figures de l'Antiquité tardive. Doué pour la prédication, ses sermons enthousiasment les foules. C'est surtout sur le terrain social qu'il excelle, dénonçant sans relâche les excès des riches et prenant la défense des pauvres.

Impliqué par sa charge dans les affaires de l'empire, il se montre moins habile lorsqu'il s'agit de politique. Ses prédications lui attirent les foudres de la cour impériale, ses constructions sociales et sa gestion des finances lui aliènent les riches, son manque de souplesse envers le clergé et les moines multiplie le nombre de ses adversaires, qui finirent par obtenir sa déposition par le Synode du Chêne, provoquant une véritable émeute dans la ville. Deux fois exilé, il meurt de misère lors d'un transfert vers une région plus lointaine, avant que ses restes ne soient triomphalement rapatriés trente ans plus tard.

Malgré une traduction un peu laborieuse, ce livre passionnant, écrit avec beaucoup de compétence par un bon spécialiste, vous apprendra beaucoup sur l'histoire politique, sociale, religieuse et intellectuelle du christianisme dans l'Antiquité tardive. Tout n'y est pas édifiant. Les intrigues politiques, les positions partisans des évêques et du patriarche d'Alexandrie, les synodes à la légitimité douteuse, les interventions du pouvoir impérial, tout cela a composé un environnement agité dans lequel le christianisme a tout de même réussi à transmettre son message essentiel, grâce à des témoins comme l'évêque à la bouche d'or.

Pierre Emonet

Serge Bimpage
Moi, Henry Dunant, j'ai rêvé le monde
Mémoires imaginaires du fondateur
de la Croix-Rouge
 Albin Michel, Paris 2003, 278 p.

Serge Bimpage, « saisi sans la moindre raison rationnelle » par le mystère Henry Dunant, par la nécessité de donner voix à son cri « lancé à l'humanité souffrante », nous dit sa découverte d'un homme. Un homme à la personnalité complexe, « intelligent mais naïf, ambitieux mais immature, séducteur mais maladroit, calculateur mais pas stratège, snob mais non prétentieux, cultivé mais autodidacte, effacé mais narcissique, attiré par l'argent mais généreux ». Tout est dit.

En quelque 270 pages, Serge Bimpage « revit » Henry Dunant, explorant sa personnalité, ses enthousiasmes, ses exécutions, ses triomphes, ses échecs, le chrétien engagé, l'homme d'affaires, le brillant réalisateur, le failli honteux, l'homme de cour, le clochard. L'intérêt ne faiblit jamais : de la rue des Granges à Saint-Gervais, de la petite Genève aux grands conflits européens, du pasteur Gaussen, animateur du Réveil, à Napoléon III, successeur de Charlemagne, des moulins algériens à Solférino, de la fondation de l'Alliance universelle des Unions chrétiennes de jeunes gens à la naissance de la Croix-Rouge, c'est toute la diversité d'une époque foisonnante évoquée au fil des pages.

Et l'auteur réussit à nous faire pénétrer au plus profond de la psychologie torturée d'un homme passant de l'euphorie à la dépression, des idéaux les plus élevés au « besoin d'appartenir à la classe patricienne ». Un homme qui se passionne pour la cause anti-esclavagiste et qui fait sienne un dit de Mme Girardin : « L'égalité, c'est l'utopie des indignes. » Un homme enfin qui s'enorgueillit de fréquenter les grands de ce monde et passe de longues années de sa vie dans l'obscurité et la misère.

Serge Bimpage ajoute à ces mémoires frémisantes, avec une copieuse bibliographie, deux utiles chronologies : celle de la vie d'Henry Dunant et celle des principaux événements de son époque. Dans sa postface, il interpelle, en deux lignes, trois générations de Genevois : « mort d'Henry Dunant en 1910 » ; « érection de son buste à Genève en 1980 ». Pourquoi tant d'années entre ces deux dates ?

Georges Tracewski

Gaston Dayanand
Les racines des palétuviers
« L'épopée des héros de la Cité de la joie »
 L'Atelier, Paris 2003, 304 p.

Frère Gaston, dont l'existence n'a été qu'à peine évoquée dans *La Cité de la joie* sous les traits de Paul Lambert, raconte dans ce livre les multiples réalisations au service des plus pauvres, et avec leur soutien, dans la région de Calcutta. Ces formes de développement de qualité incroyable, malgré la simplicité des moyens employés, trouvent un symbole dans la vie des palétuviers. Dans le delta du Gange, ces arbres immenses, aux longues racines, empiètent petit à petit sur la mer en puisant leur nourriture dans un sol vaseux. Or l'installation d'infrastructures redonne vie à de vastes territoires abandonnés ou sinistrés, grâce à la participation des habitants malheureux : dispensaires, eau potable (à Jhorkhali : 100 puits jusqu'à 500 m de profondeur, un puits pour 1500 personnes), drainages, écoles, etc.

Doué d'un sens de l'organisation remarquable, Frère Gaston, infirmier, religieux du Prado à Lyon, ose « aller où personne ne peut aller », animé d'un esprit de foi rayonnant, possédant une mémoire prodigieuse. Homme très simple, il suscite notre admiration par sa façon d'aimer, les plus pauvres surtout.

Frère Gaston a le don de nous mettre en symbiose avec l'âme de ces gens. Sa façon de décrire les habitudes et de désigner toute chose par le nom utilisé (un glossaire bien rédigé l'explique), sa sensibilité pour respecter chacun dans ses croyances et ses rites... tout cela respire grandeur et beauté. Sa connaissance des coutumes locales indiennes fait de Frère Gaston un ami ; il est lui-même devenu Indien en 1992.

L'écriture alerte, vivante souligne avec intérêt la mise en place d'un développement harmonieux et prodigieux avec un minimum de ressources matérielles.

Willy Vogelsanger

■ Société

**Sous la direction
de Hans-Balz Peter et Pascal Mösl
Suicide**
La fin d'un tabou ?

Labor et Fides, Genève 2003, 196 p.

Se confronter à un suicide nous oblige à faire face à nos propres limites. Plus nous sommes proches de la personne, plus son suicide est difficile à comprendre et engendre révolte et culpabilité. Les différentes contributions contenues dans ce livre tentent d'éclairer, de nuancer et d'approfondir les diverses facettes du suicide, en cherchant, et en établissant, le dialogue au-delà de toutes les limites. Poursuivre la levée des tabous semble extrêmement urgent aux différents auteurs.

Les disciplines touchées sont en particulier la médecine, la psychiatrie, la psychologie, les services sociaux, la pastorale, la sociologie, le droit, les sciences politiques, sans oublier l'éthique philosophique et théologique. D'après les auteurs, seule une coopération étroite entre ces disciplines, avec leurs expériences spécifiques, permettra de mieux comprendre les tenants et aboutissants du suicide et, de ce fait, de trouver des formes adéquates pour la prévention et le suivi.

Ce livre se distingue par son approche interdisciplinaire et surtout par la manière authentique des auteurs d'aborder la problématique. Ils soulèvent des questions vitales et certains n'hésitent pas à livrer des témoignages personnels émouvants. Cet ouvrage me paraît d'une grande richesse et une aide précieuse pour les personnes entourant des familles vivant un suicide.

Marthe Hofstetter

**Tobie Nathan et Jean-Luc Swertvaegher
Sortir d'une secte**

 Les Empêcheurs de penser en rond,
Paris 2003, 316 p.

Les auteurs - le premier est professeur de psychologie clinique, le second psychologue clinicien - présentent un travail sérieux et très bien informé, car leur réflexion repose sur des dires d'anciens adeptes ou

de leurs parents. On lira avec intérêt les témoignages de témoins de Jéhovah, de scientologues ou d'autres.

Ce qu'on retient : la mobilité des sectes, leur faculté de s'adapter au changement pour avoir plus d'adeptes, l'influence de leur fondateur et surtout l'incapacité des sectes à donner ce qu'elles promettent, un monde meilleur. On retiendra du côté des associations qui aident les victimes à se libérer, le sérieux de leur travail, leur écoute, mais aussi la patience requise pour permettre à une victime des sectes de retrouver son équilibre.

Raymond Bréchet

■ Littérature

**Jean Romain
Le Bibliothécaire**

L'Age d'Homme, Lausanne 2003, 134 p.

Qu'est-ce qui préoccupe tant le savant et géographe Eratosthène, troisième bibliothécaire du Musée d'Alexandrie ? « Affréter un bateau pour voguer où personne n'avait encore jamais osé voguer », car il y a « probablement des terres au-delà de la mer atlantique orientale », si l'on en croit la carte que lui apporte un jour, sans qu'il s'y attende, Callistène, le chef de ses traducteurs.

Qu'y a-t-il de l'autre côté du monde, au-delà des terres connues, et combien de temps cela prendrait-il pour s'y rendre ? Pour le savoir, il faut « dresser une nouvelle carte universelle », ce qu'il s'applique à faire avec l'aide de ses collaborateurs. Il y a, en outre, cette prophétie d'une mendiante rencontrée sur la berge du lac Maréotis : « On parlera de toi longtemps, car ta science restera vivante à travers les âges. » Et ce conseil : se rendre à Syène, en Haute-Egypte. Il y va, sur ordre du roi Ptolémée, afin d'établir une carte plus précise de la région. Remonte en lui, alors qu'il travaille, l'ambition qui l'a hanté durant les quinze années passées à la bibliothèque d'Alexandrie : posséder tous les livres du monde pour posséder le monde lui-même ! Il y fait une découverte capitale qui, recoupée avec les mesures qu'il établira plus tard à Alexandrie, lui permettra de trouver la circonférence terrestre contre la pensée d'Aristote. En butte aux critiques, atteint dans sa santé, Eratosthène restera lucide jusqu'au

bout ; à son jeune disciple Hipparque, il laissera un conseil : « S'il faut imiter, il est stérile de copier. » Et la tâche de poursuivre les mesures commencées.

S'il a atteint les buts de sa vie - « trouver une explication du monde grâce aux sphères et aux cercles » et rassembler tout le savoir à Alexandrie - Eratosthène reste homme, « tributaire de ses propres passions pour faire son chemin dans les questions universelles ». Et habité par une évidence que son esprit aiguisé repousse : « Pour se rendre maître de soi, il faut parfois renoncer à vouloir se rendre maître de quoi que ce soit. »

Geneviève de Simone-Cornet

Françoise Giroud

Les taches du Léopard

Fayard, Paris 2003, 264 p.

Aimez-vous Françoise Sagan ? Alors vous aimerez ce livre ultime de Françoise Giroud ! De quoi s'agit-il ? De ces milieux privilégiés de l'édition, du journalisme, des galeries d'art où l'on passe d'un amant ou d'une maîtresse à l'autre. Paris, Londres, New York sont les lieux habités successivement ou simultanément par ces couples brillants et éphémères auxquels échoient toujours, et comme naturellement, argent et succès. Est-ce donc perdre son temps que de parcourir ce livre bref et vite lu ? Pas vraiment, car le problème sous-jacent à l'histoire est grave. De quelle identité relevons-nous, de quel milieu, de quelle culture ? Quelles sont les parts de l'inné et de l'acquis à partir desquelles nous nous projetons dans l'existence et nous mouvons dans le quotidien ? Denis, le héros du livre, découvre à 20 ans qu'il n'est qu'un enfant adopté, né d'une mère juive. Que faire de cette judaïté encombrante ?

On comprend que Françoise Giroud, étrangère ayant adopté la France, ait été parfois victime de ce questionnement. Dans sa vie de bourrasques et d'emballées, quelles furent les parts d'intégration profonde ou de sursauts réactionnels ? « Cet Ethiopien peut-il changer sa peau et un léopard ses taches ? », indique-t-elle en préambule de son œuvre et en citant le prophète Jérémie. Lisez ses quelques pages et vous aurez une réponse d'humanité consciente et toujours à parachever, et d'abord dans notre

propre histoire où nous relevons toujours de deux lignées familiales. A laquelle de ces deux-là nous référons-nous consciemment ou inconsciemment ?

A l'actif du livre, une approche journalistique de qualité ; quant au problème israélo-palestinien, un bon reportage sur Tel-Aviv, par exemple, une justesse de ton en ce qui concerne l'évocation de l'intolérable.

Chantal Déroche

Anne Faussigny

Le roman d'Antoinaz ou les faux-frères

L'Age d'Homme, Lausanne 2003, 288 p.

Pour entrer dans ce roman historique, qui se veut aussi énigme policière, il faut remonter dans le temps. Plus de 500 ans... et se retrouver dans une société féodale qui s'écroule lentement. Les protagonistes parlent une langue fleurie où les garces et garcelettes n'ont pas le même sens qu'aujourd'hui, où les saltimbanques peuvent charmer de nobles dames et où d'anciens crimes crapuleux et passionnels finissent par expliquer les pourquoi et les comment de drames familiaux en cette fin de XV^e siècle. Les héros de ces aventures vivent leur temps présent avec inquiétude, se demandant ce que le futur leur réservera et ce que deviendra la société de demain...

Bien documentée, l'auteur, historienne, nous fait passer d'agréables moments et déroule sous nos yeux des sites connus qui nous apparaissent bien différents dans ce passé lointain. La musique de la langue prolonge le dépaysement. On se surprend à aimer d'anciennes formules telles que messire, beau prince, belle cousine, gente et noble dame, vêtue, vesprée, donzel, mantel et mille autres encore tout aussi savoureuses. Le charme de ce livre opère sans conteste et on se prend à regretter le mot fin.

Marie-Luce Dayer

Aymard Paul, *Cœur à cœur avec Marie. Le Rosaire*. Desclée de Brouwer, Paris 2003, 104 p.

Bellet Maurice, *La longue veille 1934-2002*. Desclée de Brouwer, Paris 2002, 302 p.

Bouzar Dounia, Kada Saïda, *L'une voilée, l'autre pas*. Albin Michel, Paris 2003, 220 p.

Carpin Sarah, *Seychelles*. Olizane, Genève 2003, 242 p.

Chrispeels Erik, *Regards sur le Léman. 75 promenades pour toute la famille*. Slatkine, Genève 2003, 230 p.

*** **Col.**, *Contribution pour l'avenir du christianisme*. Desclée de Brouwer, Paris 2003, 362 p. [38523]

*** **Col.**, *Ecriture 61*. Revue littéraire, Lausanne 2003, 268 p. [38533]

*** **Col.**, *Et la parole prend chair. « Lire la Bible » n° 127*. Cerf, Paris 2002, 184 p. [38519]

*** **Col.**, *La France religieuse 1945-1975. Reconstruction et crises*. Privat, Toulouse 2002, 254 p. [38522]

*** **Col.**, *Histoire du Concile Vatican II (1959-1965). T. IV. L'Eglise en tant que communion. La troisième session et la troisième intersession (septembre 1964 - septembre 1965)*. Cerf, Paris 2003, 828 p. [38527]

*** **Col.**, *Vaud sous l'Acte de Médiation 1803-1813. La naissance d'un canton confédéré*. Bibliothèque historique vaudoise, Lausanne 2002, 528 p. [38526]

Coulon Jacques de, *Les enfants du Veau d'or. Résister à l'ordre marchand par l'éducation*. Desclée de Brouwer, Paris 2002, 266 p.

Courtois Sébastien de, *Le génocide oublié. Chrétiens d'Orient, les derniers Araméens*. Ellipses, Paris 2002, 300 p.

Dutoit Louison, *Le courage de la terre. 1950-2000, une paysanne raconte*. D'En Bas, Lausanne 2003, 340 p.

Elder Joy, *Espoir et pardon dans le couloir de la mort. Récit*. Nouvelle Cité, Montrouge 2002, 186 p.

Fauroux Roger, *Dieu n'est pas un pur esprit*. Bayard, Paris 2002, 92 p.

Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul II, *Paix sur la terre. Message de Jean-Paul II pour le 40^e anniversaire de l'encyclique. Texte intégral de l'encyclique « Pacem in terris »*. Cerf, Paris 2003, 256 p.

Kowalski Thomas, *Les oracles du Serviteur Souffrant et leur interprétation*. Parole et Silence, Paris 2003, 148 p.

Laederach Monique, *Poésie complète*. L'Age d'Homme, Lausanne 2003, 256 p.

Lapouge Gilles, *La mission des frontières. Roman*. Albin Michel, Paris 2002, 456 p.

Leloup Jean-Yves, *L'Evangile de Philippe*. Albin Michel, Paris 2003, 208 p.

Lubich Chiara, *Marie, transparence de Dieu*. Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 122 p.

Menager Daniel, *Erasmus 1469-1536*. Desclée de Brouwer, Paris 2002, 182 p.

Menocal Maria Rosa, *L'Andalousie arabe. Une culture de la tolérance, VIII^e - XV^e siècle*. Autrement, Paris 2003, 248 p.

Merceron Jacques E., *Dictionnaire thématique et géographique des saints imaginaires, facétieux et substitués en France et en Belgique francophone du Moyen Age à nos jours*. Seuil, Paris 2002, 1294 p.

Meynet Roland, *Mort et ressuscité selon les Ecritures*. Bayard, Paris 2003, 178 p.

Pacot Simone, *Ose la vie nouvelle ! Les chemins de nos Pâques. L'Evangélisation des profondeurs. T. III*. Cerf, Paris 2003, 392 p.

Rabhi Pierre, *Le Gardien du feu. Message de sagesse des peuples traditionnels*. Albin Michel, Paris 2003, 184 p.

Rémond René, Azouvi François, *Du mur de Berlin aux tours de New York. Douze ans pour changer de siècle*. Bayard, Paris 2002, 142 p.

Roman Jacques, *J'étais baromètre*. Zoé, Carouge 2003, 44 p.

Sanson Christiane, *Marie de la Trinité. De l'angoisse à la paix*. Cerf, Paris 2003, 318 p.

Vergely Bertrand, *La foi ou la nostalgie de l'admirable*. Le Relié, Gordes 2002, 140 p.

Aristote, la politique et nous

Un chien qui aboie, un ivrogne qui hurle, des passants qui nous harponnent, des dealers qui filent doux en apercevant notre Securitas, qu'ils prennent peut-être pour un policier, c'est ce décor de vie et d'aigreurs, de vérités brutales que nous avons choisi de planter, à la Radio Suisse Romande, pour nos grandes émissions électorales de cet automne 2003.

Dans les gares. Au milieu du hall central, dans la foule qui nous baigne comme de grandes vagues marines. A l'heure de la plus grande affluence, entre 18h30 et 19h30. Dans les gares, les candidats au Conseil des Etats ! Finis le train de sénateur, le ronron des initiés, la mortelle placidité de celui qui s'écoute pérorer, assis dans un fauteuil. Debout, les candidats, en pleine gare, face aux passants : ceux qui votent et les autres, citoyens ou étrangers, avec ou sans papiers, ceux qui rasant les murs parce qu'ils ont, sans doute, mille choses à cacher. C'est la vie, la vraie, glauque et sulfureuse, avec ses cris, ses silences, ses illusions perdues, ses sentiments d'échec. Brecht montait ses pièces dans des usines désaffectées dans les ruines de Berlin. Pourquoi les grandes énergies contradictoires de la citoyenneté ne viendraient-elles pas s'entrechoquer au milieu des gares des villes romandes ?

Parce que la politique, et je suis prêt à me battre très fort pour cette idée, est une grande chose. Pour peu qu'elle soit l'affaire de tous. Dans les gares, en animant les débats, j'ai toujours sur moi (j'ai presque envie de dire « dans ma vareuse ») le livre le plus brûlant d'actualité jamais écrit sur le sujet : La Politique, d'un certain Aristote, 24 siècles et pas une ride. A glisser entre toutes les mains, enfants, élèves, ados, jeunes loups, vieux blasés. Un homme, philosophe, métèque en sa propre cité, choisit de définir, en plein quatrième siècle athénien, les catégories de l'exercice du pouvoir. Géomètre de la citoyenneté, il en dessine le champ, le périmètre.

Un espace, évidemment, qui est loin d'être infini, tant sont innombrables, au IV^e s. av. J.-C. comme aujourd'hui, les exclus de la citoyenneté. Grandes masses serviles et silencieuses au temps d'Aristote ; sans-papiers, clandestins, toxicos largués, alcooliques errants dans les halls de nos gares aujourd'hui. Pire : ceux qui pourraient voter mais pour qui ce mot n'a plus aucun sens, pour qui la politique est devenue un monde à part, hors de leur champ. Les politiciens perçus comme clique, oligarchie, Olympée lointaine, Parnasse « voyoutocrate », élite mafieuse. Ces gens qui ne votent jamais, ou alors, « éruptivement », comme par vengeance de toute une vie : premier tour de la présidentielle française 2002, Le Pen qui fait un tabac, et l'univers du politiquement correct qui n'en croit pas ses yeux. Jusqu'au jour, de moins en moins

lointain, où les Le Pen finiront par gagner. Le fascisme, toujours, a pour mères l'humiliation, l'exclusion. Cela, les nantis, les Assis (au sens rimbaldien de ce terrible mot), les bourgeois repus de leur propre suffisance ne le comprendront jamais.

Le grand défi de la politique aujourd'hui, c'est de parler à ces gens-là. Ne pas laisser à l'extrême droite la capiteuse exclusivité du discours aux exclus. La droite traditionnelle suisse, radicale et démocrate-chrétienne, devenue notable jusqu'à la ventripotence, a tragiquement perdu ce lien, vital, avec le peuple. Elle en sera sanctionnée sévèrement le 19 octobre, par la double victoire des socialistes et de l'UDC. Mais, au-delà de cet échec programmé, elle doit réapprendre le parler vrai, réinventer l'éloquence, fuir la technocratie, aller vers les gens.

Et puis, la politique, ça s'apprend, dès l'école. Pas assez d'Histoire, pas assez de profs osant raconter frontalement l'Histoire. Au feu, les fiches techniques, les schémas synchroniques, les courbes d'Histoire économique pour des enfants de douze ans qui ne demandent que des récits ! Aux flammes, toutes ces fadaïses soporifiques nées de Mai 68 ! Qu'on leur parle un peu des grands hommes, aux élèves, et vous verrez qu'ils se réveilleront, qu'on réhabilite les grandes figures, les grands révolutionnaires. Un prof d'Histoire ennuyant ses élèves devrait être immédiatement licencié et remplacé par un conteur, un enthousiaste, un séducteur. Que l'Instruction civique, réputée,

à juste titre, particulièrement rasoir, fuie les murs des écoles, qu'elle vienne voir les parlements en action. Qu'elle organise des débats contradictoires entre élèves. Sur des sujets d'actualité. Comme si, à quatorze ou quinze ans, on n'était pas, aujourd'hui, en mesure de se faire une opinion.

Le débat politique n'est rien d'autre que la mise en énergie des grands flux antagonistes. La polémique en fait éminemment partie. La colère aussi. Il est tout à fait normal, dans les débats, que le ton monte. L'homme, animal civique, zôon politikon, nous dit Aristote, en sous-titre de sa Politique. Encore faut-il que cette animalité puisse s'exercer. Dans des limites données, mais sans faiblesse, dans des lieux publics, face à la terra incognita d'une vraie foule à convaincre, à mille lieues des pactes d'initiés et des discours codés. La réinvention du débat politique en Suisse romande ne fait que commencer. Elle est un passage obligé vers le salut de la politique, tout court, c'est-à-dire la citoyenneté face au chaos.

Pascal Décaillet



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

The background of the entire page is an abstract, high-contrast pattern. It features a dense network of thin, dark blue lines that crisscross and swirl across a field of bright orange. The orange areas are irregular and somewhat blotchy, creating a complex, organic texture. The overall effect is reminiscent of a microscopic view of a material or a complex network diagram.

SAVOIR
LIRE

PAYOT
LIBRAIRE